

F N° 13

4 frs

1^{er} NUMERO DE JUILLET 1942

Belgique 2,50 fr. / Bohême-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér
Italie 3 lires / Norvège 50 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 20 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 ore / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 15 kurus
Luxembourg, Styrie méridionale, Marche de l'Est 25 Pl.

Signal



Notre Italien

Le lieutenant Celentano
qui, au-dessus de l'Afrique,
a «tiré» trois Curtiss
derrière notre
gouvernail

Licé du correspondant
de guerre: P. H. B. (P. H.)



Hensoldt
DIALYT

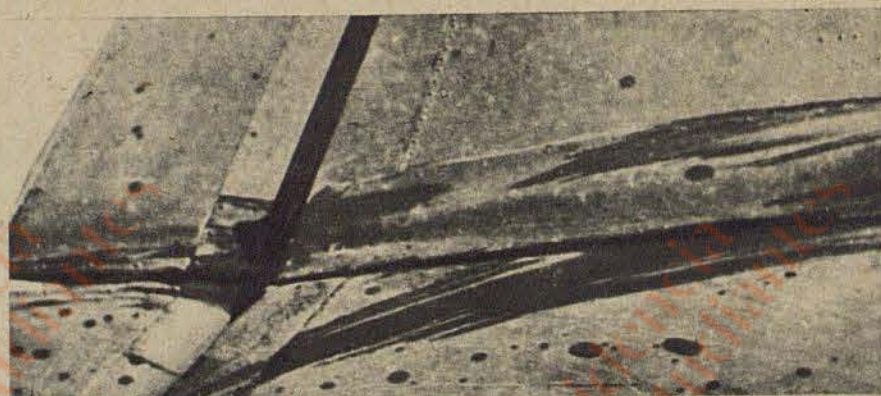


**Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse**

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar

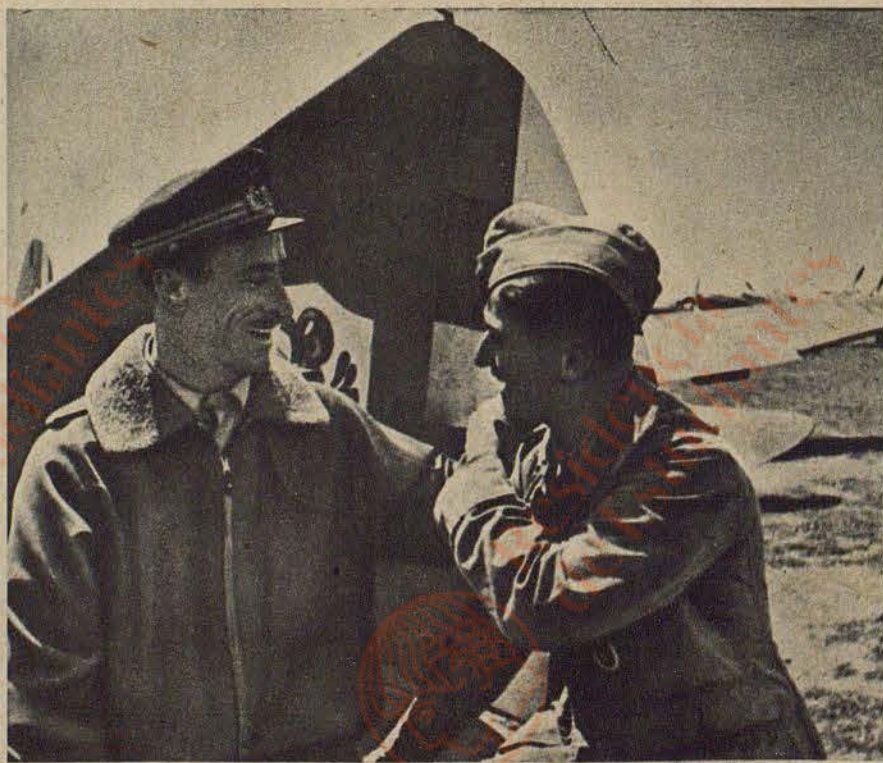


Un signe de reconnaissance. Un lieutenant italien arrive en riant, trois doigts de la main levés, sur un aérodrome de campagne en Italie. Nous ne le reconnaissons pas; mais nous reconnaissons le signe. C'était, jadis, exactement à Sidi Rezegh. De notre stuka, nous lançions des bombes sur les Anglais. Soudain nous fûmes attaqués par environ 60 Curtiss. Ce fut un instant pénible. A nos trousses, derrière notre gouvernail, il y en avait trois. Mais un quatrième appareil surgit... Ce n'était pas un Curtiss, c'était un chasseur italien qui nous escortait pour nous protéger. Il tira...



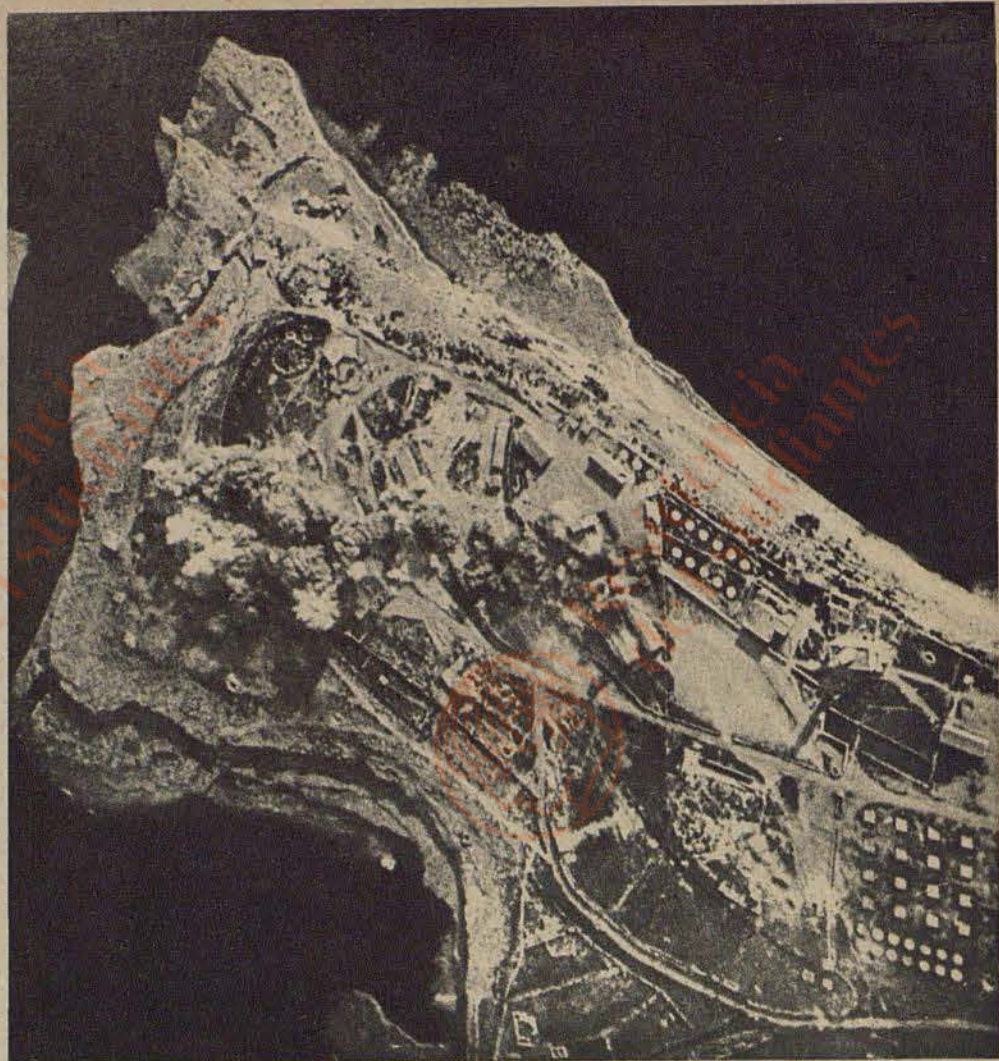
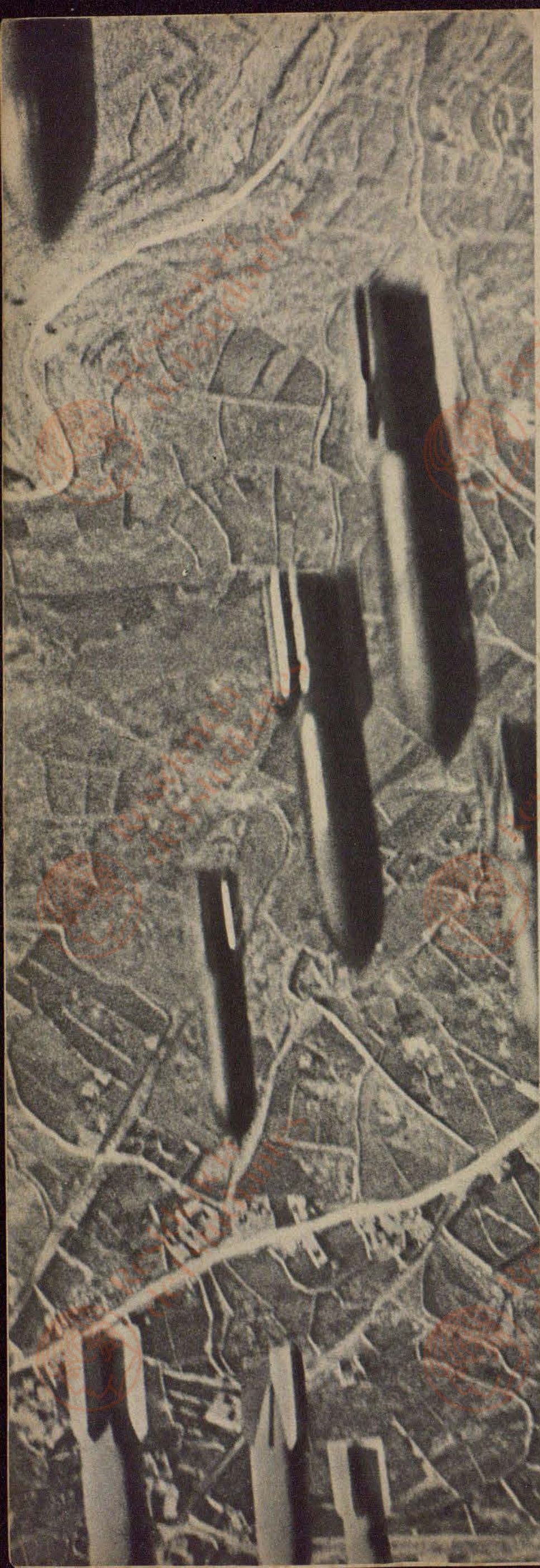
Il était grand temps. Les balles anglaises avaient déjà atteint un de nos réservoirs et l'essence coulait à flots. Peut-être n'était-ce plus qu'une question de minutes... Mais le premier anglais fut abattu, puis le deuxième et le troisième suivit. L'Italien était là. Il s'approcha, vola tout près de nous. Son visage, encadré d'une barbe noire, rayonnait. Il leva la main et montra trois doigts en riant.

Histoire de trois doigts levés



Le lieutenant Celentano a bien changé. Il rit encore, comme l'autre jour, dans sa carlingue, lorsqu'il signifiait, de la main, sa triple victoire. Mais il n'a plus sa belle barbe, et sans le signe des trois doigts levés, nous n'aurions pas reconnu notre ami de Sidi Rezegh qui au bon moment, nous a débarrassés des trois Curtiss qui nous menaçaient de si près. Clichés du correspondant de guerre: Billhardt (PK)





La dent rocheuse devant La Valette, où sont concentrées les fortifications côtières britanniques et les positions de la D. C. A. est l'objectif préféré des bombardiers.

LE SIEGE

Des aviateurs italiens



Un beau panache de fumée. Un stuka, forçant en rase-mottes les barrages de la D. C. A., a découvert un dépôt de munitions. Il doit avoir bien visé, car, au bout de quelques secondes, de formidables volutes de fumée jaillissent: un chou-fleur... disent les pilotes.

← Bombes sur Malte. Presque sans interruption, chaque jour les bombes pleuvent sur les nombreuses installations militaires de l'île.



Les anciennes et les nouvelles fortifications des « Coltonera Lines », ainsi que les docks, les ateliers et les installations du port, sont cette fois l'objectif des bombardiers.



Les entrepôts sautent, sur le fort Tigné, auprès de la grande place d'armes.

DE MALTE PAR L'AIR

et allemands anéantissent la « barrière » devant l'Afrique des Britanniques

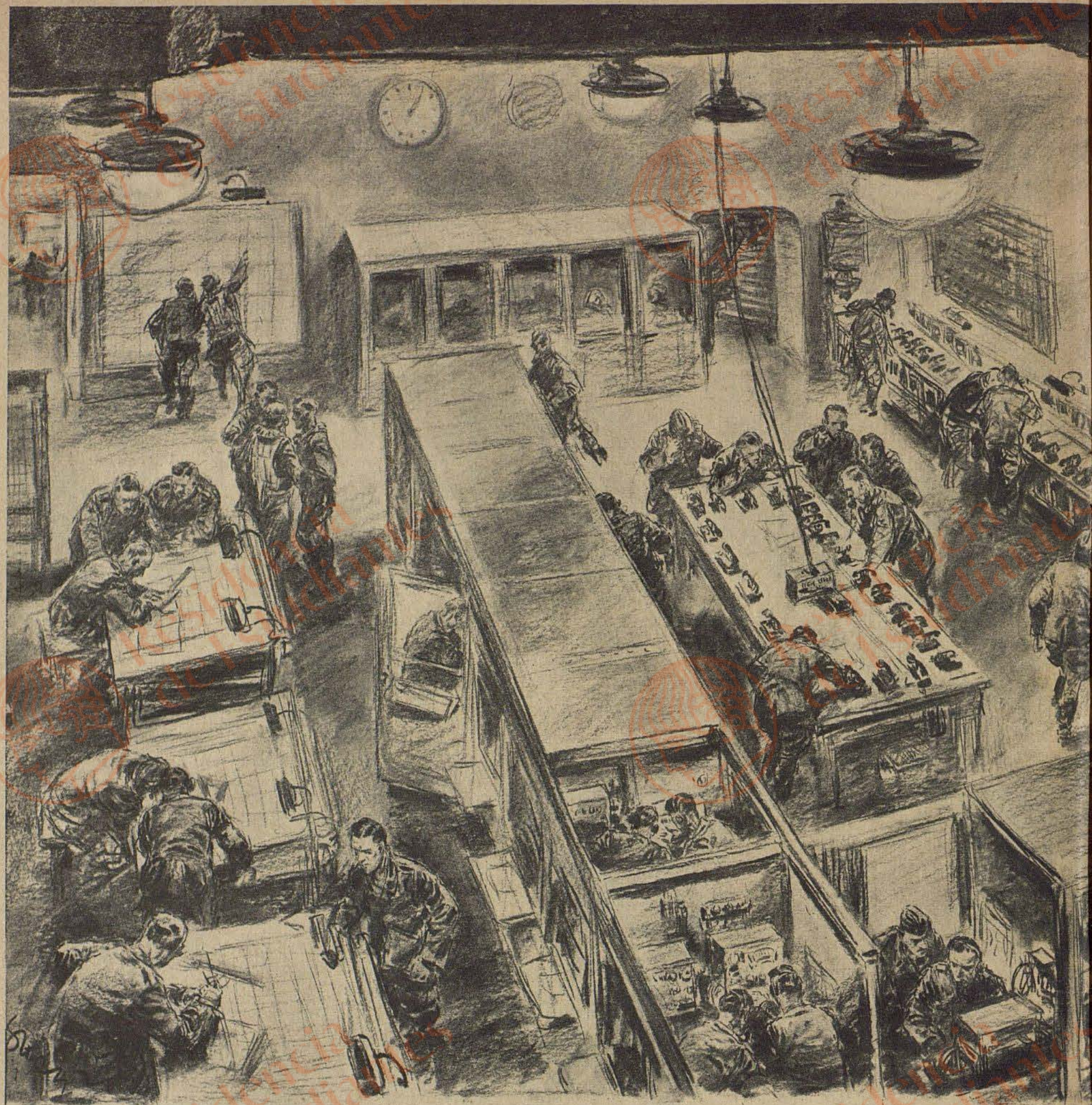


... l'île est sans relâche ébranlée par de nouvelles explosions, ainsi que peut le constater l'équipage du stuka, dont les trappes à bombes sont encore béantes.



Le bombardier a déjà regagné la haute-mer et, du cratère de feu, s'élève encore, comme le poing d'un géant impuissant, l'énorme panache de fumée qui monte vers le ciel.

Clichés du correspondant de guerre: Billhardt (PK)

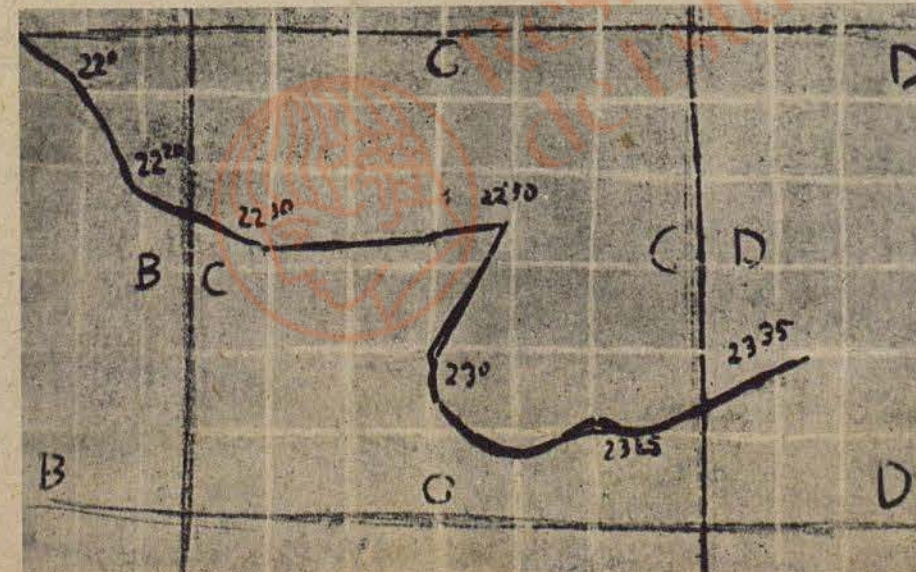
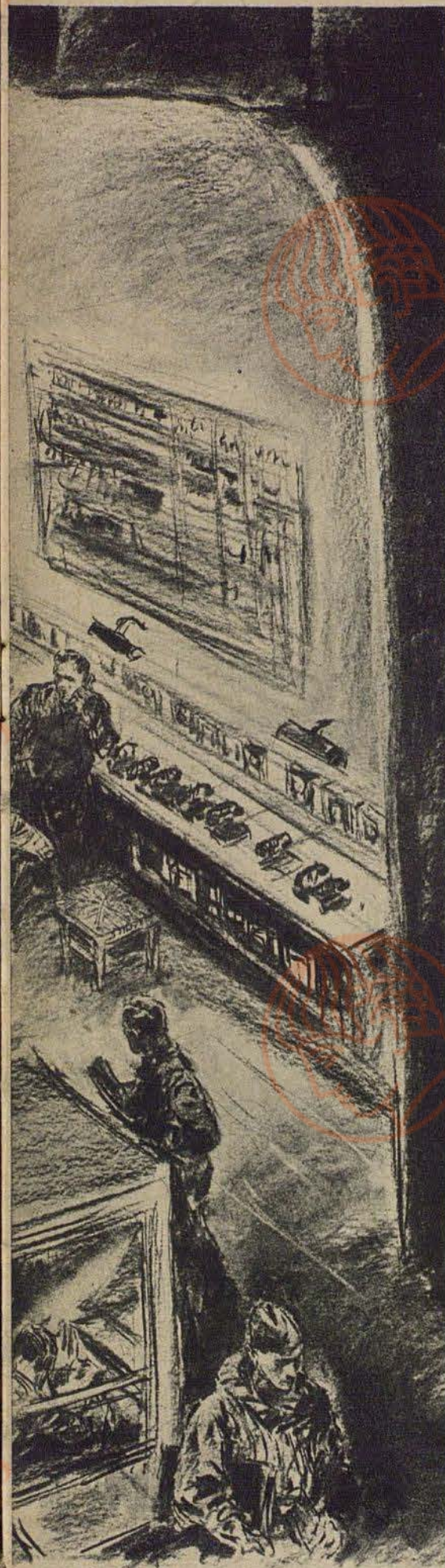


La tâche principale du chasseur de nuit : découvrir l'ennemi dans l'ombre

L'ENNEMI DANS LE SECTEUR «POLYPE»

Le chroniqueur aérien Werner Thaler nous raconte des histoires de chasseurs de nuit

Le Central d'une équipe de chasseurs de nuit. C'est dans une casemate à l'épreuve des bombes, quelque part sur le front de la Manche, que parviennent tous les renseignements qui provoqueront l'engagement des chasseurs de nuit. Toute la nuit, des centaines de rapports sont recoupés. On recherche et on estime la position qu'occupent à chaque instant les forces aériennes dans le secteur du groupe, pour lancer ensuite les consignes de combat. Ces ordres sont communiqués par téléphone. A droite, une rangée d'appareils, sans cesse reliés aux batteries de projecteurs, aux postes d'observations et aux stations météorologiques. A gauche, les communications sont transformées en graphiques sur trois grandes tables porte-cartes. Au premier coup d'œil, on peut déterminer la position exacte des bombardiers ennemis et la route qu'ils ont l'intention de suivre. D'immenses tableaux noirs donnent un aperçu des prévisions météorologiques et de la situation générale du combat. Les équipages ont ainsi la possibilité de s'orienter avant l'envol. La décision du commandant dépend de ce central. Dans des cabines, en ligne, au milieu et dans le fond de la pièce, des hommes sont en constante communication radiotélégraphique avec les chasseurs en vol. C'est ici que parviennent leurs rapports et c'est de là que partent les ordres. C'est ainsi que fonctionnent le cœur et le cerveau d'une équipe de chasseurs de nuit. Dans les escadrilles, certains équipages attendent l'ordre de départ, d'autres sont déjà en pleine action.



Ordre du Central: Les chasseurs de nuit ont décollé. L'appareil de chasse «César» prend son essor pour le secteur qui lui a été assigné. Les moteurs du «Puma» tournent au ralenti, les instruments de bord sont parés, les armes prêtes à l'attaque. L'équipage est dans sa carlingue et les mécanos se tiennent près de leur machine. Il y aura bientôt du bruit dans le secteur «Polype» qui vient d'être désigné au «Puma».

La trace nous mène dans le secteur «Polype»: Dans le central, le relevé stéréographique suit impitoyablement la route de l'ennemi. C'est la dernière grande ligne courbe (en bas, à gauche) qui a décidé du départ du «Puma».

EN tâtonnant, nous trouvons le chemin de la voiture au poste de commandement. Le chef d'unité grogne: «...Noir comme dans un four!» En effet, la nuit est d'un noir d'encre de Chine. Seul, sur la porte de la casemate, brille, comme une étoile, le trou de la serrure. Nous entrons. Nous avons de la peine à nous habituer à la lumière. Le commandant regarde autour de lui, yeux sereins dans un visage impassible. Sa croix de chevalier luit: trente victoires...

Ses chefs d'escadrilles font leurs rapports, puis il distribue les «raids». Ce soir, il y en aura cinq. Les noms des pilotes sont inscrits au tableau noir. Les rubriques indiquant les heu-



« Bonne chasse, « Puma »... » A gauche le « César » revient de son secteur de combat. Il n'a pu atteindre l'ennemi, mais l'a repoussé sur le territoire de chasse du « Puma ». Celui-ci a gagné son secteur d'attaque, s'est accroché à l'ennemi et a réussi à l'abattre.

res de départ et d'atterrissage sont encore vierges. C'est tout ce qu'on peut faire pour le moment. Une des grandes vertus du chasseur est de savoir attendre. Cette attente peut durer des heures, des nuits, des nuits entières ! Dans l'aviation de combat, c'est l'adversaire qui prend l'initiative, c'est lui qui donne le signal du branle-bas. Mais, à l'affût, le temps paraît court, car il s'agit ici d'une proie d'importance supérieure à n'importe quel gibier...

Le poste de commandement est rempli d'une tension pour ainsi dire physique. Des hommes se tiennent devant de longues rangées d'appareils téléphoniques, tournant des manivelles, organisant leurs circuits, proférant dans les transmetteurs des mots saugrenus pour nous, sans aucun sens : «...Poisson... Rose... Scorpion... Derviche... Polype... » Dans leurs cabines vitrées, les radiotélégraphistes sont assis devant leurs appareils, en liaison avec des camarades inconnus qui volent, à des cen-

taines de kilomètres, quelque part dans l'éther nocturne.

Sur des tables, penchés, des soldats travaillent silencieusement avec des équerres, des échelles millimétriques, des règles à calcul ; ils sillonnent de signes singuliers d'immenses cartes. Ils dessinent surtout de petits cercles qu'ils relient entre eux par des traits. Tout à coup, deux de ces lignes se croisent, puis quatre, enfin huit. Elles vont toutes dans la même direction et forment un faisceau. Ce faisceau s'oriente dans un certain sens : l'ennemi vient de divulguer la direction de son vol.

Cela met un peu d'entrain dans notre « boîte ».

« Attention ! Les machines pour le premier raid décollent ! »

Dans les machines de chasse, les écouteurs émettent un craquement sec : « Paré ! » Les faisceaux des projecteurs de décollage se mettent à sautiller, puis se rassemblent en un long ruban de lueurs, tandis que l'avion s'élance, plonge en pleine nuit, puis glisse dans un infini noir et profond.

Dans les appareils qui, d'un vol fou, forcent les ténèbres, aucun des hommes ne gaspille son temps à des pensées étrangères au devoir. Par radio, ils restent constamment en communication avec le poste de commandement qui, déjà, a sombré dans le lointain. Là, on est en train de tresser le réseau dans lequel se prendront les Tommies. Les aiguilles des instruments, des doigts de fantôme, tâtent l'ombre énorme, saisissent l'ennemi dont aucun battement de cœur n'échappe plus au télégraphiste qui l'a repéré...

Et maintenant l'œil du chasseur vient de distinguer sa proie : silhouette épaisse, là-bas, sous une voule de cristal sombre, elle glisse sur des crêtes de nuages, passe à travers un cumulus blême, plonge dans des précipices noirs. Il faut tenir la piste ! Altitude : 6.500 !... Les appareils à oxygène ! Comme un squalo qui poursuivrait une baleine, ainsi le fin chasseur suit le bombardier lourdaut. En avant ! Trois cents, deux cents mètres d'intervalle. Dans l'ombre, les flammes bleutées des gaz d'échappement, que crachent les moteurs du bombardier, filent comme des feux follets. La danse commence ! Tout est prêt ? Prêt !

Un recul fait vibrer notre machine : nous tirons. La nuit est déchirée par des cataractes, des jets de feu dardent leurs harpons vers le monstrueux poisson de nuit. Il saigne d'une flamme ardente, l'air autour de lui est embrasé. Le bombardier est perdu. Mais le mitrailleur, dans son poste arrière, tire encore, tire sans relâche, tire toujours : c'est un type qui a du cran ! Léché par les flammes, un parachute se dégage de la fournaise, s'enfle, sombre dans le néant... Puis le bombardier plonge comme une meule de paille flambant. Des ailes se détachent, basculent, puis culbutent dans l'ombre. C'est fini.

★

Voilà le résultat de notre patiente attente. Mais l'ennemi ne se laisse pas toujours descendre aussi facilement. Il a aussi ses ruses, son sang-froid, sa témérité ; touché au cœur, il se débat encore. Et puis il y a la nuit, à laquelle on ne peut se fier, sournoise, perfide, et ses pièges contre lesquels l'homme ne possède que ses instruments de bord et son imperturbabilité. Et sa foi en la fortune de ses armes...

Une fois, le capitaine Streib, vieux chasseur de nuit, avait un Tommy devant lui, à vingt mètres du réticule de son viseur. Position idéale. Il pèse sur toutes les commandes, les projectiles taillent une brèche dans le fuse-

lage de l'Anglais. Soudain, l'avion de Streib pique, le manche à balai lui échappe, il commence à plonger avec peine, enfin il se redresse... Il a de la chance et peut, sur son oiseau blessé, rentrer à sa base. C'est que, là-haut, le Tommy avait fait explosion. Ses fragments avaient, fracassant tout, traversé de part en part la cellule vitrée, le capot du moteur, les bords d'attaque et les commandes de direction.

L'adjudant-chef Gildner, un as, avait, selon toutes les règles de l'art, forcé par ses manœuvres un « Hampden » anglais à perdre de l'altitude. Le Tommy joue son dernier atout ; le vol en rase-mottes. L'adjudant-chef reste à ses trousses. De jour, le vol en rase-mottes exige déjà une grande adresse. L'Anglais rase la campagne endormie, les haies, les maisons, les barrières, les mâts à haute tension. Il atteint la mer ouverte ! Le type vole comme le diable ! Son mitrailleur d'arrière tire tant qu'il peut. Mais l'Allemand ne lâche pas prise, le serre de près, le force à voler toujours plus bas. Soudain, une immense gerbe de feu et d'eau fond sur l'Allemand. Il a juste un quart de seconde pour cabrer sa machine. Il l'a échappé belle ; à ces vitesses, l'eau est plus dure que du granit !

Une autre fois, l'adjudant-chef colle à le toucher à un « Wellington ». Il tire, les réservoirs de l'Anglais volent en éclats et arrosent sa machine d'essence enflammée. Embrasé, l'adjudant-chef fait une chandelle, une torche plutôt... Il va sauter en parachute, lorsque, par miracle, le courant d'air éteint l'incendie. Chance ! Ce fut le même adjudant-chef qui, une nuit, descendit trois Anglais en une heure. Il n'arrive pas souvent que Mars, la guerre, et Diane, la chasse, se donnent trois fois la main en une soirée.

C'est comme ce veinard de capitaine Lent qui rentre sain et sauf avec un gant chauffant anglais dans son empennage. Il l'avait accroché quelque part, à 6.000 mètres d'altitude...

★

La chasse nocturne est la plus récente spécialité d'arme de cette guerre, mais elle possède déjà son trésor d'expériences et d'anecdotes. De tout temps, les trappeurs ont aimé conter des histoires. Mais nos héros ne connaissent pas de gasconnades. Ils font leur rapport conformément aux faits, simplement, comme un ouvrier qui expliquerait comment on se sert du marteau ou du ciseau. Mais dans leurs yeux brille l'orgueil de tout vrai chasseur. Et cette chasse folle, cette vénerie qui se déploie dans une obscurité profonde, au creux de milliers de kilomètres, ne veut ni exagérations, ni fioritures.

★

Nous voici de nouveau assis dans les fauteuils du poste de commandement. Dans l'attente... Etre de service, c'est attendre. Le vieux capitaine, gardien soigneux des bolides, s'en va chercher des albums à photos jaunies. Il se met à parler de la chasse pendant la première guerre mondiale, il nous montre ses photos... Richthofen... Udet... Göring... Il nous semble qu'ils sont là. Nous, les jeunes, nous écoutons sans bouger. Alors le vieux rabat la couverture, donne un coup de poing sur le bouquin qui renferme ses souvenirs de jeunesse et murmure des choses comme : «...On était jeunes... Avoir encore une fois un zinc sous le derrière... Rien de tel que l'aviation de chasse ». Le jeune capitaine tend alors la main à l'ancien et sur le visage ridé du vieux barde glisse un bienveillant sourire.



«... un port de guerre soviétique a été attaqué avec succès par les stukas ...»

Cliché du correspondant de guerre Koch, PK.



Nains contre géants

*Vedettes lance-torpilles italiennes
contre bateaux anglais*

A midi, le commandant Forza était parti en reconnaissance avec deux vedettes (1). Des patrouilleurs avaient annoncé la présence de navires de guerre anglais dans les parages. Des bombardiers et des chasseurs, éléments de reconnaissance de plus grosses unités, avaient attaqué à deux reprises les vedettes, mais n'avaient causé que de faibles dégâts. Le soir, le commandant était rentré à sa base, avait changé de bateau et, immédiatement, était reparti.

Nous voici sur les lieux à surveiller. Avec le moteur de secours silencieux, le bateau patrouille, en tous sens. On ne rencontre rien. « Les » aurait-on manqués ? Les heures passent. Il est maintenant 2 heures du matin.

Soudain, alerte ! Au nord-ouest, dans la nuit sans lune, on aperçoit de vagues ombres sur l'horizon. Ce doit être les Britanniques. Sera-t-il possible à vitesse réduite et avec le seul moteur de secours de s'approcher assez près ? On avance doucement. On peut maintenant reconnaître certaines unités : les contre-torpilleurs et de plus grosses. Mais il fait si sombre qu'on ne peut pas encore savoir si l'on a devant soi un navire de bataille, un porte-avions ou un croiseur lourd.

A l'avant, à 600 mètres à peine, deux contre-torpilleurs ; mais le commandant les trouve trop petits, il a d'autres ambitions : il lui faut les gros morceaux qui sont derrière.

Chasse dangereuse

En voici un, Beau gibier ; c'est lui qu'il faut atteindre. Est-ce un porte-avions ? C'est possible... peut-être un cuirassé. Derrière lui, se dessine un grand croiseur.

En avant ! Il faut s'approcher toujours plus près comme à la chasse. Maintenant, le navire est bien placé. Position de tir idéale. L'équipage de la vedette travaille avec calme et sans bruit, comme à l'exercice de nuit et comme si on ne se trouvait pas en face d'un personnage cent fois plus fort... « Paré ? Feu ! » Clac ! Clac ! On entend un clapotement des deux côtés de la vedette : deux torpilles sont parties.

Vite ! Virons de bord ! On lance les gros moteurs qui ronflent sauvagement et la petite vedette grise file comme une flèche.

Des éclairs de tous les côtés ! Un encerclement de lueurs. Les Anglais se déploient sur un large front. A bord, le hurlement des moteurs absorbe les détonations. A-t-on atteint le but ? Un regard en arrière ! Spectacle fantastique. Le ciel est rouge. C'est que l'objectif est touché... et bien touché. Devant le navire britannique en feu, un croiseur lourd s'est glissé. De sa silhouette jaillissent des milliers de flammèches rouges. Les grandes flammes de l'incendie se réverbèrent sur les tourelles, la superstructure, le pont et les canons. On croirait que le croiseur se rend à une parade de la flotte, tant il est illuminé.

Les feux de ses projecteurs balayaient la mer et, bientôt, remontant son sil-

lage, découvrent la vedette italienne. Du sud, du sud-est et du sud-ouest, de tous les endroits, se croisent des radios. De gros obus font jaillir des geysers d'eau à travers lesquelles le « MAS » court en zigzags. Les armes automatiques crachent leurs flammes et les projectiles éclatent souvent très près, sous la poupe, à bâbord et à tribord. Un feu d'enfer qui vient de trois côtés.

Le commandant et l'équipage ont l'impression de jouer un rôle sur la scène d'un music-hall : celui d'objectif d'un lanceur de couteaux qui piquerait ses poignards tout près de leurs corps... Les balles passent à quelques centimètres de leurs têtes.

Il faut sortir de l'enfer et remonter au nord.

La sortie de l'enfer...

Mais de ce côté, soudain, encore des ombres. Et un feu rapide accueille la vedette, maintenant tout à fait encerclée. Seule une percée peut sauver la situation.

Les deux seules armes d'attaque, les torpilles, ont été utilisées. Il faut cependant faire quelque chose. La vedette prend à toute vitesse son cap vers le nord, droit sur les nouvelles unités découvertes. Le coup d'audace semble réussir. La vedette passe rapidement au milieu des Anglais, a frôlé l'arrière d'un des navires. Dans cette course folle, le petit bateau italien est pris dans les remous du sillage d'un des Britanniques ; il est soulevé sur les lames et retombe sur l'eau comme un pavé, au point que les hommes de l'équipage sentent leurs genoux fléchir. Mais il passe. La course folle continue pendant quelques minutes. L'entreprise a réussi ! L'ennemi doit cesser le feu pour ne pas risquer de s'atteindre mutuellement. Pendant quelque temps, le projecteur du croiseur anglais balaye encore la mer, puis l'obscurité se fait de nouveau.

Tous, officiers et hommes d'équipage se regardent en reprenant haleine. Ces minutes dramatiques les ont plus étroitement unis. L'attaque et la course ont duré à peine une demi-heure. Pourtant il semble à tous que la chose ait duré une éternité.

La vedette, moteur arrêté, flotte maintenant sur la mer.

Au loin, on entend toujours le ronflement des moteurs du deuxième « MAS » qui est encore au contact et qui évolue au beau milieu des Anglais. C'est la vedette du lieutenant Pascolini qui, cette nuit, a coulé un contre-torpilleur.

Lorsque le commandant Forza parcourra de nouveau son champ de bataille, pour reconnaître le bateau détruit en examinant les débris, il ne trouvera plus que six canots de sauvetage abandonnés sur les vagues, mais on découvrira dedans des uniformes anglais et... des cigarettes anglaises. Vite, on monte dans un canot pour fumer une cigarette à distance respectueuse de la vedette. Le commandant Forza soigne lui-même quelques écorchures aux pieds avec du pansement anglais. « Pour économiser le nôtre », dit-il en riant. Et jetant un regard de fierté sur ses hommes d'équipage, il ajoute : « C'est avec ceux-là que je repars demain. »

*Correspondant de guerre
Bernhard Müllmann (PK).*

(1) M.A.S. ou Motoscafo anti-Sommergibile.



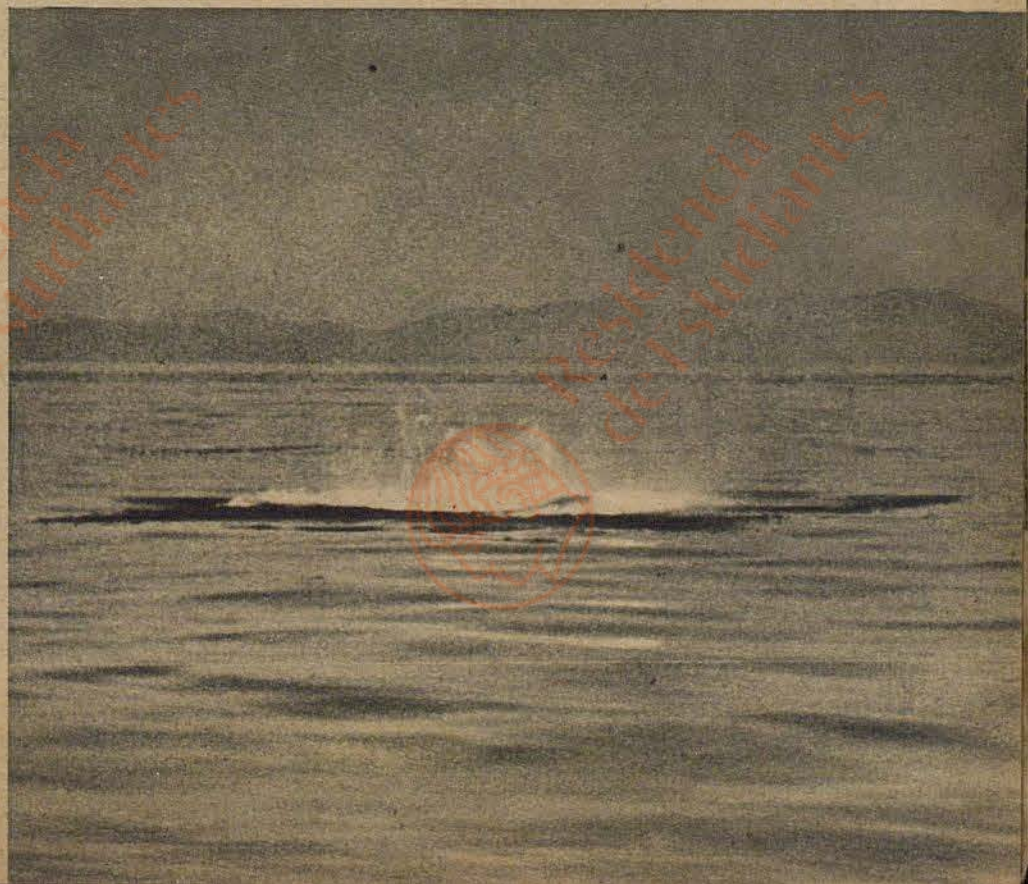
Un des avions qui accompagnent un convoi allemand en Méditerranée annonce qu'il a aperçu un sous-marin ennemi prêt à l'attaque.



Les convoyeurs mettent le cap sur l'assaillant : les hommes sautent sur les grenades sous-marines, sur les appareils de lancement et...

Dans les profondeurs

...bientôt, autour du sous-marin qui a plongé, les grenades explosent avec une force dont on ne peut se rendre compte que faiblement à la surface de la mer. Clichés du correspondant de guerre Heidsiek (PK)



Ciel serein, mer houleuse. Vigie de D.C.A., attachée à la tourelle d'un sous-marin ; il fouille le ciel à la jumelle et examine chaque nuage.

Cliché du correspondant de guerre Prokop, PK.

Documents

du

Pacifique

«Signal» publie les premières photographies, non transmises par téléautogramme, des différents théâtres de la guerre de son allié japonais. Ces photos sont parvenues en Europe par des détours et constituent une documentation rare et de haute valeur, pour illustrer les communiqués japonais. Elles témoignent de l'allant et de la hardiesse d'une nation qui, depuis le début de décembre, tient le monde en haleine.

Pearl Harbour, tombeau de la flotte américaine du Pacifique. Le 8 décembre 1941, à l'aube, le ciel nuageux de Hawaï s'anime. Des bombardiers et des avions-torpilleurs japonais apparaissent et fondent sur les navires de guerre des U. S. A., ancrés devant l'île Ford. En même temps, des sous-marins franchissent les barrages de mines et viennent attaquer l'escadre. D'immenses colonnes d'eau jaillissent vers le ciel, premier signal d'une bataille de destruction unique dans l'histoire des guerres maritimes.

«Surprise — attaque — succès.» Tel est le bref radio que le commandant de l'escadrille d'avions japonais transmet à son porte-avions, une demi-heure après le début de l'attaque. Ce message est parfaitement confirmé par le document que nous présentons: un navire, de la classe Oklahoma (ci-dessus) a été atteint par des torpilles et est en train de couler, une pluie de bombes s'abat sur les deux autres: on en distingue les explosions. Deux autres navires, plus loin, donnent déjà de la bande et perdent leur mazout... Sur les quais, un réservoir d'essence saute. Et les Japonais continuent leurs attaques.

Celui qui annonce les victoires japonaises: le colonel Hideo Ohira. Chef de la section d'information du grand quartier impérial, c'est lui qui a annoncé au monde les victoires à Hawaï, à Hong-Kong, à Singapour, à Java, en Birmanie et dans la mer des Coraux. Ses communiqués se distinguent par leur brièveté, leur clarté et leur précision.





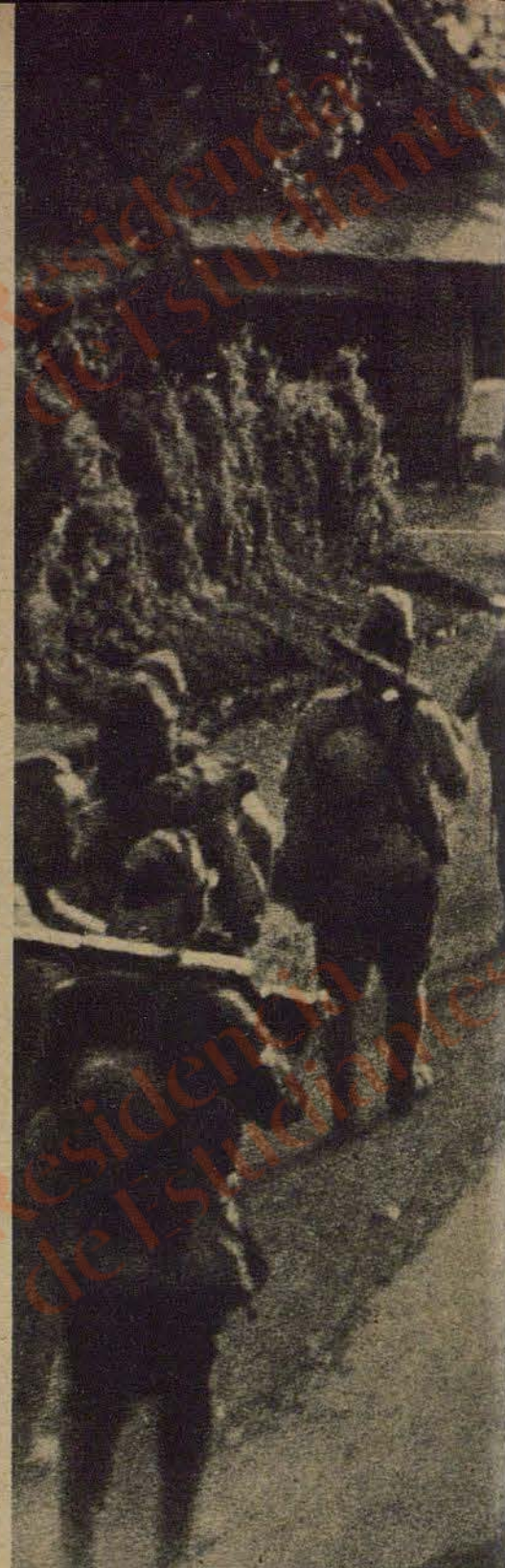


Tempête sur Hong-Kong. L'infanterie longe les réservoirs d'essence incendiés par les Anglais en fuite et pénètre dans le « bastion britannique avancé » de l'Extrême-Orient, réputé imprenable. Le 25 décembre, à 17 heures 50, après 18 jours de guerre, Hong-Kong est contraint à capituler. L'Angleterre a ainsi perdu sa « porte » d'Extrême-Orient par où s'écoulait le flot des richesses de la Chine qui venait aboutir à la City de Londres.



Manille après une attaque japonaise. La photo montre avec quel scrupule les aviateurs japonais s'en tiennent aux objectifs militaires. Les magnifiques et somptueux bâtiments de la capitale des Philippines, que l'on voit s'étendre au loin, sont restés indemnes, en dehors de la tourmente de destruction.

Là où, jadis, ils étaient les maîtres, les soldats anglais défilent maintenant, prisonniers, à travers les rues de Hong-Kong. La première ligne de défense, composée surtout d'Hindous, ayant été rompue par l'élan des Japonais, ils ont très rapidement abandonné la lutte.



Sur la route de la victoire. Des voitures de ravitaillement japonaises camouflées, flanquées de troupes qui se rendent au front, vont vers Manille, la ville que Roosevelt avait choisie comme « pivot » de son attaque d'anéantissement sur les îles japonaises. Manille s'est rendue, sans conditions, le 2 janvier 1942, 26e jour de guerre.

Ils ont combattu pour ceux qui les oppriment. Des milliers d'Hindous chargés de la défense de Jalore, position-clé de Singapour, ont été vaincus et faits prisonniers par des troupes japonaises rapides. Ils n'ont pu empêcher la chute de la forteresse de l'île, qui s'est rendue le 16 février 1942, donnant ainsi aux Japonais la maîtrise d'une base britannique irremplaçable en Extrême-Orient.





En Finlande, les plus grands athlètes sont les meilleurs soldats. Gunnar Höckert, vainqueur olympique des 5.000 mètres, en 1936 à Berlin, est tombé pour la liberté de la Finlande en 1940. Voici les hommes qui ont défendu avec énergie et simplicité les couleurs finlandaises, qui ont multiplié les victoires sur le Stade et qui, de même, sont morts héroïquement pour leur drapeau: Wasenius, champion du monde de patinage; Helle, champion d'athlétisme; Uosikkinen, gymnaste olympique; Nykänen, lutteur; Rinne, joueur de football; Mikkola, lanceur de javelot; Viertog, skieur; Jalkanen, coureur de fond et Tolamo, fin athlète et champion de saut en longueur.

SUOMI

TOUT homme qui a le sens de la grandeur et de l'héroïsme contemple avec admiration le petit peuple finlandais qui se défend avec une prodigieuse ardeur contre un géant. Ce peuple, exercé aux travaux les plus pénibles, et habitué, depuis des siècles, à lutter pour sa liberté, voit venir la fin de la lutte décisive. Jamais plus le pied de l'ennemi ne se posera sur le sol de la Carélie. Le chant national de la Finlande exprime l'amour de cette race pour le pays :

« Ce pays est pauvre et restera toujours pauvre pour celui qui ne convoite que l'or. Que les hordes étrangères passent, fières, devant notre terre ! Nous l'aimons profondément et ses pauvres rochers pour nous, sont plus précieux que l'or. »

Les Finlandais donnent leur vie pour le salut du pays : les hommes en pre-

mière ligne, les femmes à l'arrière. Ils consentent, sans plainte, toutes les privations et sont prêts à mourir pour la patrie. Un seul cœur bat pour tout ce peuple entraîné sportivement et durci par les épreuves. Ils ne se sont pas exercés en vain à la pratique de tous les sports, ils ont su vraiment adapter leurs forces au service du pays et leurs meilleurs athlètes sont leurs meilleurs soldats. Dans leurs visages minces, aux lignes nettes, des yeux clairs sont tournés avec décision vers l'ennemi; leurs bras souples et forts manient le fusil aussi bien que les plus lourdes machines de combat. Le petit peuple finlandais a déjà du faire de lourds sacrifices et sait que d'autres l'attendent encore. Mais une époque de sécurité et de vie digne et honorable le récompensera de son héroïsme.

Carl Diem



Sten Suvio, champion olympique de boxe, en 1936, poids icelter, est encore à l'ambulance, gravement blessé, il veut retourner bientôt au front.



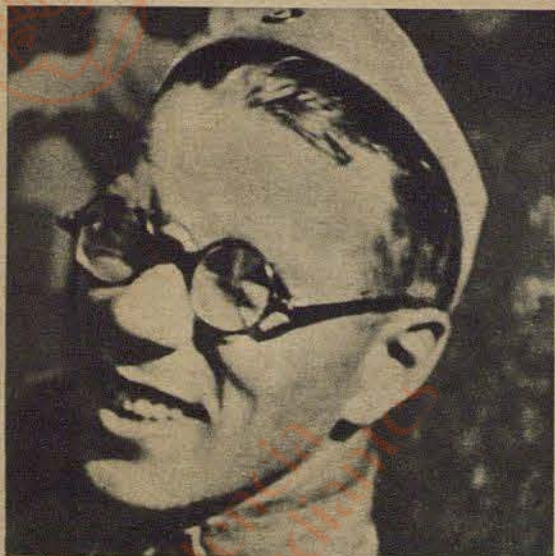
Esa Seeste, lieutenant sur le front de Carélie, ancien gymnaste, membre de toutes les équipes nationales ces dernières années et sélectionné olympique.



Taisto Mäki. Il partage la gloire presque légendaire de Nurmi, dont il a hérité les qualités: style, endurance et simplicité de vie. Il a battu les records du monde de 5.000 mètres et 10.000 mètres. Il est maintenant estafette quelque part sur le front.



Sulo Nurmela, le grand champion de ski, créateur du style finlandais de courses de fond, a combattu pendant l'hiver sur la glace du golfe de Finlande. Sergent-infirmier, il a réussi, à marches forcées, à ramener des blessés, du front à l'arrière.



Matti Järvinen, le lanceur de javelot inégalé. On n'a pas oublié son record mondial de 77 m. 23. Sportif, il a entraîné la jeunesse finlandaise, aujourd'hui, lieutenant, il est à la tête de sa compagnie sur le front de Carélie.



Paavo Nurmi, le célèbre coureur, miler, coureur de fond, marathonien, il a remporté des victoires sur toutes les pistes du monde. Il a élevé la course à pied à un niveau épique. Il a possédé tous les records. Il est devenu plus tard professeur à l'école de sports de Vierumäki. Il est maintenant adjudant-instructeur dans le corps de protection. Il instruit les enfants de troupe de 12 à 17 ans, qui vont au front comme estafettes ou comme ordonnances.



Cliches du correspondant de guerre:
Artur Grimm (PK).

Matti Mikkola au milieu de ses camarades, (à droite de la photo). Elève de Järvinen et le meilleur de la jeune génération de lanceurs de javelot, et, dès sa première jeunesse, pilote enthousiaste. Le 3 novembre 1941, le communiqué finlandais annonçait: «Le sergent Mikkola n'est pas revenu d'un vol au-dessus de l'ennemi.»



Une tente d'opération au bord du désert. Cette cité des tentes, en Cyrénaïque, est le domaine des infirmières de la Croix-rouge. Elles soignent les soldats blessés — amis comme ennemis — et assistent les chirurgiens dans leurs opérations. Chaleur, tourmentes de sable, attaques aériennes et danger d'infection rendent leur tâche difficile. Elles acceptent toutes ces peines en souriant.

La camarade infirmière



Un monde nouveau... Chaque instant de libre sert à... explorer l'Afrique.



Sous les palmiers de Benghazi. Les infirmières ont mis la tenue de ville. Elles ont changé leur costume d'infirmière contre un uniforme plus seyant. Un convalescent accompagne les jeunes filles au bazar. Clichés du correspondant de guerre Otto (PK).

Voyez notre page en couleurs: Un télémètre dans un fossé pierreux du désert libyen. La double page en couleurs: La Cyrénaïque en fleurs. Clichés du correspondant de guerre Voltinge (PK).





Residencia
de Estudiantes

Residencia
de Estudiantes

Residencia
de Estudiantes

Residencia
de Estudiantes

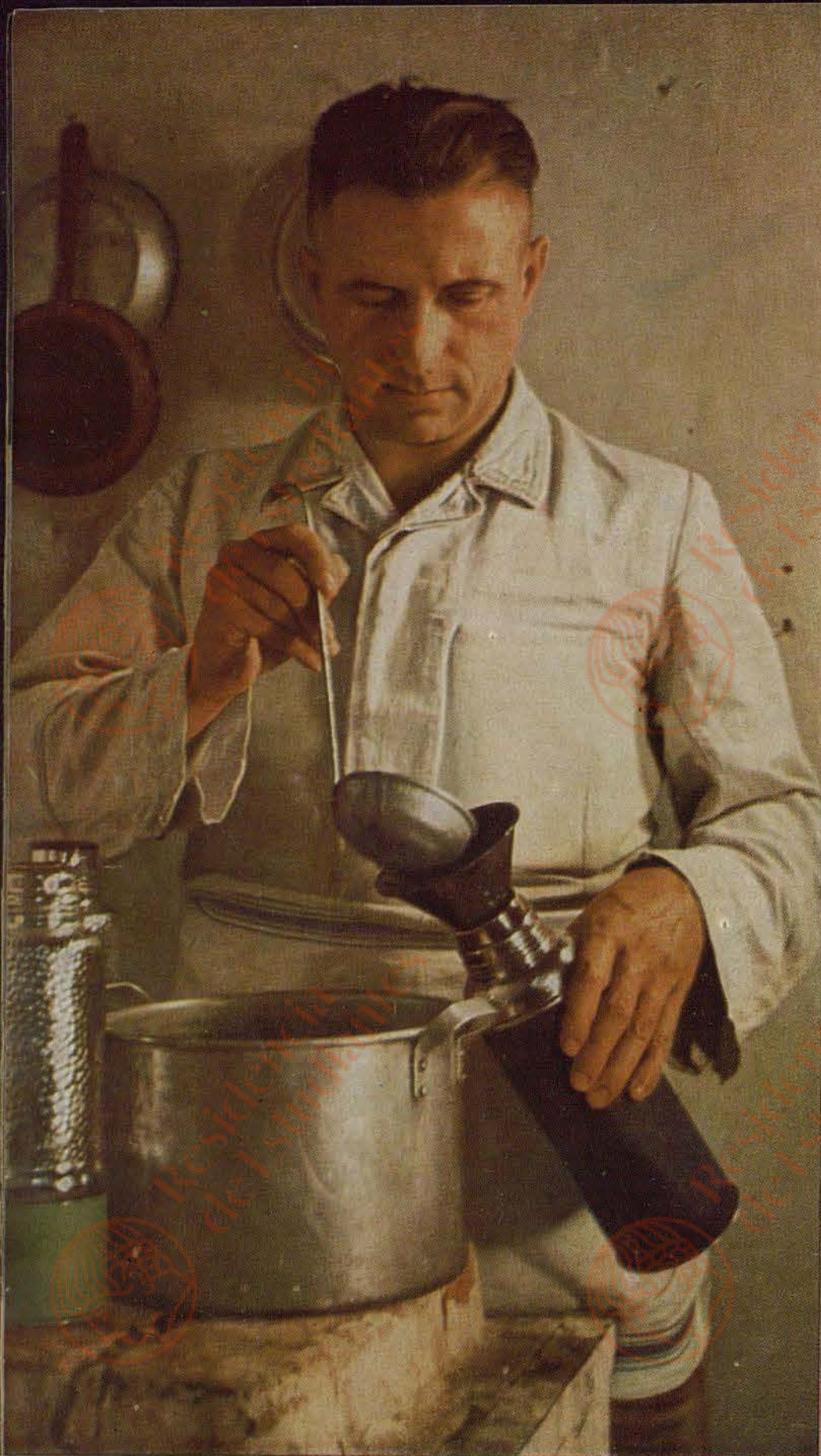
Residencia
de Estudiantes

Residencia
de Estudiantes

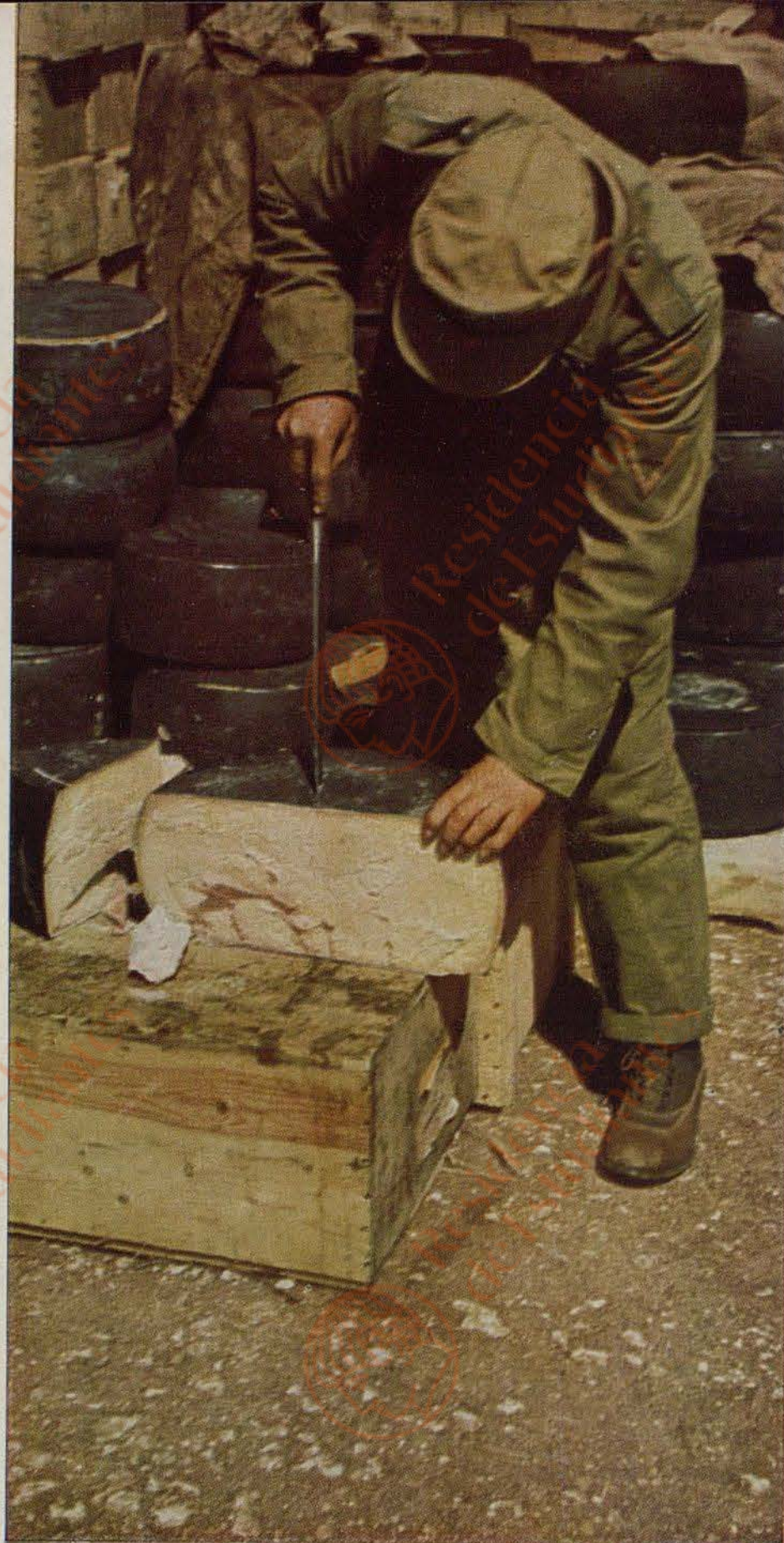
Residencia
de Estudiantes

Residencia
de Estudiantes

Residencia
de Estudiantes



Quelques thermos de vrai café...



Un assez gros morceau de parmesan ...



Accessoires de l'aviateur en Afrique

*Clichés des correspondants de guerre:
Grosse, Valtinger, Oppitz PK*

... et de l'eau soigneusement filtrée.

LORSQUE le lieutenant Wassili K... quitta les bureaux de l'état-major d'une armée soviétique installés à l'école de W..., il se trouva pris dans une bourrasque. Il se courba et releva le col de son manteau, les oreillères de sa casquette de peau disparurent sous le drap brun; ainsi masqué, il poursuivit lentement son chemin. La bourrasque s'était apaisée. Maintenant, le froid s'étendait sur la rue calme. Il aurait voulu marcher plus vite pour conserver un peu de la chaleur des bureaux, mais il hésitait. Nerveux et de mauvaise humeur comme il l'était et avec la faim qui le tourmentait, devait-il aller retrouver tout de suite les hommes de sa batterie ou bien devait-il céder à son caprice et aller se promener sur la Perspective Lénine? Il réfléchit quelques secondes et se dit que ses hommes apprendraient toujours assez tôt la nouvelle. D'un pas décidé, il obliqua au prochain carrefour. Il voulait aller s'asseoir dans un café et réfléchir calmement à la situation nouvelle.

Notice biographique

Wassili est âgé de 25 ans, de taille moyenne, bâti solidement, originaire de N..., dans l'Oural. C'est un type d'une race montagnarde qui a un sens particulier du réel et sait se tirer d'affaire dans tous les cas. En fait, jusqu'à son entrée en scène, il a toujours fait preuve d'une grande habileté. D'un tempérament robuste et d'une intelligence pleine de simplicité, il n'a jamais eu de peine à faire face aux difficultés de toutes les situations. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il a été élevé dans un orphelinat, puis il a travaillé comme monteur à Sverdlovsk, l'ancienne Iékatérinebourg, puis comme peintre en bâtiment. Il est ensuite devenu opérateur de cinéma et, enfin, télégraphiste aux chemins de fer de l'Etat. Soldat depuis l'automne 1938, il a rapidement monté en grade. Sans être membre du parti communiste, il a réussi en deux ans à être nommé sous-lieutenant d'artillerie. Peu de temps après le début de la campagne, il a reçu la médaille de Bravoure, il a été promu lieutenant et commande une batterie de 152. A S..., sur le front central, où il était cantonné depuis le 15 octobre 1941, il a reçu une deuxième décoration pour avoir, de sa propre autorité, donné un ordre qui, à un moment critique, avait sauvé le régiment. C'est à cette époque qu'un éclat d'obus allemand lui a enlevé les deux incisives supérieures. Il sait que cette blessure, en soi peu grave, le défigure; c'est pourquoi il tire la lèvre vers le bas en parlant, pour cacher le trou. Cette tension de la peau donne à son sourire quelque chose de figé, d'autant plus que son nez se tend et qu'il a l'air de faire une grimace; mais ses yeux bleu clair empêchent de s'arrêter à ce rictus. Sa voix est faible et il choisit ses mots avec hésitation. Par contre, sa main noueuse, à la peau dure, est celle d'un artisan habitué au travail.

Wassili jeta un coup d'œil sur une horloge publique. Les aiguilles marquaient 4 heures moins 5. Sept heures s'étaient passées depuis son arrivée dans la ville. En cet espace de temps, les illusions de vingt-trois jours avaient été détruites, des illusions auxquelles lui et ses trente-six hommes s'étaient cramponnés, tandis qu'accroupis dans un misérable wagon de marchandises, ils parcouraient 1.100 kilomètres de Moscou jusqu'au Donbas, dans le bassin du Donetz. Maintenant encore, avec une sorte d'angoisse, il se rappelait ce voyage à travers la steppe balayée par la tempête, entre le Don et la Volga. Quand le train stoppait au mi-

Le lieutenant Wassili devient apathique

Comment on voit les choses de l'autre côté

(PK) A l'Est

Ce rapport est tiré de la déposition d'un officier bolcheviste après plusieurs jours d'interrogatoire. Tous les renseignements sur la situation derrière le front ennemi, ont été recoupés et contrôlés par des questions adressées aux prisonniers ou aux déserteurs. Aucun détail n'a été inventé

lieu des champs, et cela se produisait presque chaque nuit, il lui suffisait de rappeler à ses canonnières le but de leur voyage. Alors, ils acceptaient 40° de froid et le vent qui se glissait féroce à travers les fentes des planches. « Camarades, leur disait-il, le Caucase sera chaud et ensoleillé. » Cette phrase, répétée chaque jour, leur avait rendu plus de forces que la viande de conserve et les biscuits formant leur nourriture principale au cours de ces semaines-là.

A W..., il devait recevoir un ordre de route exact. Il avait bien le papier dans sa poche, mais le but indiqué n'était plus Tiflis, comme ils l'avaient espéré: ils devaient maintenant rejoindre une division sur le front du Donetz.

Une ville transformée

La bourrasque reprit. Le lieutenant atteignit la Lénine, la rue principale de la grande ville industrielle. Au printemps de 1938, lorsqu'il avait quitté l'Oural dénudé et qu'il était venu ici pour suivre les cours de télégraphiste des chemins de fer, il ne s'était pas rendu compte de ses impressions. Il s'était trouvé dépaycé au milieu des blocs d'immeubles à plusieurs étages, des énormes fabriques aux échafaudages d'acier et aux cheminées géantes. Provincial, que les progrès de la science et de la civilisation remplissent d'admiration et de respect, il considérait l'asphalte de la Perspective Lénine, il n'avait jamais vu rien de pareil. Il lui arrivait même de frotter l'asphalte avec la semelle de son soulier pour voir s'il résisterait.

Cependant, quelques jours lui avaient suffi pour s'habituer à toutes ces nouveautés. Comme pour reprendre conscience de lui-même, il avait épousé Anna Marousia, jeune fille de son âge, qu'il connaissait depuis quarante-huit heures. Elle travaillait alors aux « Lami-noirs Jakubowski » et voulait entrer dans une fabrique de gaz de combat pour gagner davantage. Mais elle dut regagner son village, près de G..., où passaient les conduites de pétrole venant de Rostov. C'est là que demeureraient ses parents. Elle devait y être encore avec son enfant, âgé de 3 ans. Tout au moins, Wassili le supposait; car, depuis le début de la guerre, il n'avait pas reçu de nouvelles de sa famille. Cela ne le tourmentait pas à l'excès. Il considérait depuis longtemps ce mariage comme une sottise qui ne l'avait pas enrichi, mais qui, au contraire, lui avait pris une bonne partie de sa solde d'officier. Il gagnait 1.370 roubles par mois, un canonnière n'en gagnait que 22.

Naturellement, cette ville, avec ses 210.000 habitants, ne lui en imposait

plus. Soldat, il avait parcouru l'U.R.S.S., il était allé à Léninegrad, à Lemberg. Il était passé par Moscou. Le matin déjà, en se rendant à l'état-major, il avait été frappé de la différence entre la réalité de l'endroit et l'image qu'il s'en était faite. Arrivé au coin de la Pouschkina, il la vérifia mieux encore. Non, vraiment, cette Perspective Lénine ne faisait pas bonne impression, même si l'on ne tenait pas compte de tout ce que la guerre y ajoutait de laideur et de saleté. Wassili considérait tristement les murs des maisons peintes à l'eau en couleurs sombres pour les camoufler aux vues de l'aviation et les quadrillages de papier qui protégeaient toutes les fenêtres contre les explosions des bombes. Les quelques magasins qu'on voyait étaient barricadés. Sur quatre cinémas, deux seulement étaient ouverts. L'un projetait le film « La ligne Mannerheim », à la gloire de la campagne contre la Finlande. Wassili le connaissait déjà; il avait vu aussi l'autre, « Fedka », une histoire du temps de la Révolution. Il demanda quand il devait y avoir changement de programme. Une femme, accoudée à la caisse, secoua la tête et lui dit qu'on n'en savait rien, que les deux cinémas projetaient les films depuis plus de quatre semaines et qu'on n'en recevait pas de nouveaux. A sa déception s'ajouta un sentiment de mécontentement, lorsqu'il constata que le restaurant dans lequel il voulait aller était fermé. Il s'inquiéta près d'un soldat qui passait d'un endroit où il pourrait trouver quelque chose à manger.

— Nulle part, répondit l'homme, mais vous pouvez essayer à la cantine de la « Maison de l'Armée rouge ».

Tout en continuant sa route, il regardait autour de lui. Il ne voyait que des hommes en uniforme ou des femmes. Et, bien que ces dernières eussent la tête enveloppée de foulards ou de châles de laine qui ne laissaient guère voir que les yeux, c'était pur hasard si l'on en voyait une qui fut âgée de moins de 40 ans. Wassili remarqua aussi qu'on l'examinait avec curiosité et, comme il se demandait quel pouvait bien en être le motif, une grande femme maigre lui adressa la parole. Elle était d'un certain âge, des mèches grises lui pendaient sur le visage. Elle demanda à Wassili s'il revenait du front. Il répondit qu'il arrivait du front central. Elle haussa les épaules. Alors il ne pouvait pas dire ce qui se passait dans le Donetz? « Mais tout va bien là-bas, camarade », fit-il avec une certaine émotion. La femme haussa de nouveau les épaules et s'éloigna. Il la rappela, mais elle avait déjà arrêté un sergent qui le suivait et était engagée dans une nou-

velle conversation. Il passa devant une queue de femmes et d'enfants qui se pressaient les uns contre les autres, muets et glacés. Devant le magasin dont ils attendaient l'ouverture, était accrochée une pancarte noire, sur laquelle on lisait, écrit à la craie: « Aujourd'hui, pain: 4 roubles 20 le kilo. »

Il avait atteint la place où la Lénine se divise en plusieurs rues. L'Opéra était déserté et la librairie n'existait plus, dans laquelle il avait acheté autrefois le roman de Michael Scholochov, « Le Don tranquille », parce qu'Anna Marousia lui en avait souvent parlé. C'est seulement devant la « Maison de l'Armée rouge » que l'on pouvait remarquer un peu d'animation. Il passa devant la sentinelle, entra dans le bâtiment et se rendit à la cantine. Il y avait vingt-quatre heures qu'il n'avait pas mangé.

Dialogue dans la pénombre

Ce fut tout à fait par hasard qu'il rencontra le sous-lieutenant Fiodor Ivanovitch, un ancien camarade de régiment qui faisait maintenant partie de l'Etat-major de l'armée. Ils se saluèrent amicalement, comme il est d'usage quand on se retrouve ainsi, à l'improviste. Wassili s'assit à côté de Fiodor à une petite table de coin, derrière une plante, un gommier, couverte de poussière, et il commanda le seul plat qu'il y eût, une maigre soupe de millet. Il mangea à la hâte et demanda une seconde assiette de soupe pour calmer sa faim. Tout en mangeant, il raconta son histoire: le commandant de son régiment lui avait fait savoir que sa batterie devait être envoyée au Caucase pour y être examinée, car les tubes de ses quatre canons fonctionnaient mal. Il était étonné qu'on l'envoyât ailleurs. Fiodor Ivanovitch qui, en l'écoutant, caressait sa barbe noire, cligna un peu des yeux à ce récit et lui dit qu'il en était de même pour beaucoup de batteries, mais qu'elles étaient encore, malgré cela, assez bonnes pour tirer et qu'il recommandait au camarade Wassili K... de garder, à l'avenir, pour lui-même, ses réflexions sur la valeur des pièces.

Ces mots avaient été prononcés avec une certaine réserve, sur un ton d'aver-tissement. Wassili fournit aussitôt la réponse qui lui semblait nécessaire, en faisant remarquer qu'il avait d'autant moins l'intention de faire des objections qu'on lui avait dit à l'Etat-major que l'offensive sur le Donetz était en très bonne voie.

— Vous verrez qu'on se bat durablement là-bas, interrompit le sous-lieutenant. Vous vous en rendrez compte par vous-même.

Wassili discerna dans ces paroles un certain sous-entendu.

Fiodor avait détourné la conversation. Il demanda à Wassili s'il avait remarqué comment on avait préparé W... pour les éventualités de guerre les plus graves. Wassili répondit qu'il n'avait pas encore eu le temps de voir grand-chose.

— Voyez-vous, camarade, dit Fiodor, on a évacué toute la population capable de travailler et toutes les machines transportables des fabriques. Il n'y a plus que les vieilles femmes et beaucoup d'enfants, avec les malades et ceux qui ne sont capables d'aucun travail utile... Nous avons ici huit grandes fabriques d'armement. On a dû faire sauter ou on fera sauter la plus grande partie des installations; mais nous espérons pouvoir remonter une partie des machines en Sibérie ou dans l'Oural. Vous devez avoir remar-

qué que les tramways ne circulent plus ? C'est qu'il n'y a plus, dans l'usine d'électricité, qu'une seule turbine qui fonctionne.

Wassili se sentit tout à coup très las. Les deux hommes partirent ensemble. Un peu avant d'arriver à la gare, assiégée par la troupe, ils se séparèrent. Le lieutenant Wassili K... continua sa route à travers le parc. La nuit tombait. A l'entrée du quartier des usines, le vent redoubla de violence. Wassili se dirigea vers le premier bloc des bâtiments où ses hommes étaient installés. En passant, il vit que les quatre canons avaient été installés contre un mur et qu'on avait recouvert les culasses de sacs pour les protéger contre le froid. Pourquoi n'y avait-il pas de sentinelle ? se demandait-il. Mais il ne se tourmenta pas davantage à ce sujet. Il ne pensait qu'à dormir.

Nouvelles

Lorsqu'il pénétra dans la chambre commune d'une famille d'ouvriers, il trouva le sergent Ivan assis sur une chaise et occupé à raccommoder sa chemise. Ivan appartenait au groupe des servants, qui ne comptait plus que huit artilleurs instruits. Les autres étaient tombés ou blessés. Il ne fit pas attention à Ivan, jeta son manteau sur la table, enleva ses bottes et s'étendit sur un lit de camp. Sans répondre aux regards interrogateurs de l'homme assis sur sa chaise et à demi nu, il dit, sans donner d'autres explications, que la batterie venait d'être affectée à une division de l'armée du Donetz et devait partir le surlendemain. Il

fallait établir la liste des pièces essentielles qui pouvaient manquer et remettre en état le réservoir du tracteur du troisième canon. On devait recevoir des munitions à la division même. Ayant dit, il se tourna contre le mur. Le sergent semblait attendre encore quelque chose ; mais, comme le lieutenant gardait le silence, il remit sa chemise, prit sa tunique et sa casquette et sortit. Wassili savait qu'il allait répandre tout de suite la nouvelle. Elle devait produire l'effet d'une bombe. Il y réfléchit un instant, puis il s'endormit tout habillé.

Le lendemain, les canonniers exécutèrent les ordres et s'occupèrent des pièces et des tracteurs. Malgré l'usure, les pièces étaient relativement prêtes à entrer en service. Wassili envoya le sergent Ivan à l'Etat-major avec un rapport écrit. Quant à lui, il resta au lit, fuma des cigarettes et lut quelques vieux numéros des « Isvestia », qu'il avait trouvés dans la chambre. Comme il n'avait pas entendu la radio depuis qu'il avait quitté S..., les journaux l'intéressaient beaucoup. Il y trouva confirmation de ce qu'il avait appris, à savoir que l'hiver avait enlevé aux Allemands toute possibilité d'action, que les troupes des Soviets ne cessaient de progresser et que les Anglais avaient formé, en Afrique, un deuxième front, sur lequel Hitler se casserait les dents comme il l'avait fait sur le front des Soviets. Il y avait dans le journal un dessin qui représentait un soldat des Soviets attaquant à la baïonnette un char allemand. La pointe de la baïonnette pénétrait dans le blindage du char et le faisait éclater, car, ainsi que la légende l'exprimait, le

char était en bois ! Cependant, Wassili savait, par expérience, que les chars allemands sont construits avec le matériel le plus solide qu'on puisse trouver.

Les vingt-quatre heures qui suivirent n'apportèrent aucun événement particulier. Le mardi matin, vers 11 heures, un capitaine d'état-major du commandant de l'artillerie se présenta, accompagné d'un commissaire. Il voulait examiner encore une fois la batterie. Pendant que les hommes s'alignaient, le capitaine et le commissaire expliquèrent au lieutenant qu'il devait se mettre en marche à la tombée de la nuit. Ils se rendirent avec lui dans la cour. Le commissaire fit une courte harangue qui se termina par un hurra en faveur de la Révolution mondiale. Wassili ne trouva pas la harangue très impressionnante, il l'écouta à peine. Il avait surtout remarqué le manteau en peau de mouton du commissaire. Il aurait bien voulu l'avoir... Jamais il n'avait observé, comme en ce moment, à quel point les capotes de ses hommes étaient en loques.

Vers 6 heures du soir, les ronflements des moteurs des tracteurs se firent entendre et la batterie quitta la ville.

Deux coups de feu inattendus

A ce point, les impressions et les surprises du lieutenant Wassili Alexandrovitch avaient été d'ordre général, mais elles avaient éveillé en lui des sentiments jusqu'alors étrangers. Il était déçu et il comprenait vaguement qu'à l'Etat-major, on redoutait de parler de certaines choses importantes.

Les circonstances et les conditions

de la marche à la division ne seront pas notées en détail, pour ne pas compliquer la compréhension de ce qui suit.

Le but de la marche était le village de B..., dans lequel il n'y avait qu'un petit groupe de commandement de l'Etat-major de la division. Sous les ordres de deux officiers, un commandant et un lieutenant, il disposait, en outre, d'une colonne servant au ravitaillement. Le commandant fut étonné lorsque Wassili se présenta le matin : il avait compté sur l'arrivée de trois batteries lourdes. Il recommanda au lieutenant de se mettre le soir même en route, dans la direction de A..., où se trouvait le quartier de la division. C'était un trajet de 18 kilomètres, que l'on pouvait accomplir en une nuit. Le lieutenant K... demanda s'il pouvait toucher des munitions, car il n'avait, en tout, que quatre obus, deux pour chaque pièce. Le commandant lui répondit que c'était impossible et qu'on devait bien savoir à l'armée que le ravitaillement en munitions faisait défaut depuis une semaine. K... répondit qu'au contraire, à l'armée, on lui avait dit de prendre des munitions à la division. L'entretien se termina là-dessus.

Le jeudi matin, la batterie arriva à A... Wassili fit attendre ses hommes à l'entrée du village et se rendit à l'Etat-major de la division, où il recommença l'entretien qu'il avait eu avec le commandant du groupe, cette fois sans s'embarrasser d'y mettre des formes. Mais il ne put dire ni où se trouvaient les batteries manquantes, ni expliquer pourquoi on lui avait dit qu'il trouverait des munitions

ZELLSTOFFFABRIK WALDHOF

fabrique de la cellulose à base de bois et du papier à base de cellulose

Pâtes au bisulfite et à la soude, écrues et blanchies, pour l'industrie du papier, des fibres artificielles et pour l'industrie chimique. Pâtes spéciales et pâtes anoblies.



Papiers spéciaux pour emballage, Papiers à filer, Papiers de succédané de textile, pâte pour simili-cuir, Papier d'impression et papier à écrire.

DIRECTION GÉNÉRALE: BERLIN

USINES A MANNHEIM - TILSIT - RAGNIT - COSEL - OBERLESCHEN - KELHEIM - KOSTHEIM - WANGEN - JOHANNESMÜHL

à la division. Le capitaine qui dirigeait les opérations lui cria, d'un ton furieux, qu'il pouvait bien s'imaginer qu'on n'avait pas ici un seul obus, puisque rien n'arrivait au front. Wassili, apathique, garda le silence. Il reçut l'ordre d'installer deux de ses pièces avec 18 hommes à l'entrée de l'A... et de se tenir prêt au combat. Les pièces devaient servir à la défense du village. Avec les deux autres, il devait se rendre immédiatement dans un autre village, nommé Ruisseau-Rouge.

Wassili retourna à sa batterie et donna les ordres en conséquence. Après un court entretien avec les chefs des pièces, il se fit donner par eux les munitions qui étaient destinées à leurs propres pièces, de sorte qu'il disposait maintenant de 8 obus pour ses deux canons.

Puis il salua rapidement et se retira avec ses 18 hommes. La route était dans un état lamentable. Les tracteurs parvenaient à peine à se frayer un chemin. Il leur fallut plus de quatre heures pour couvrir les 8 kilomètres qui les séparaient de Ruisseau-Rouge. Cependant, ils arrivèrent avant la tombée de la nuit. Le commandant considérait qu'il était impossible de tenir le village si des renforts n'arrivaient pas; le bataillon ne comprenait plus que 90 hommes et il fallait s'attendre à une attaque des Allemands.

— Les ordres de l'Etat-major sont stupides, s'écria brusquement le commandant, en donnant un grand coup sur la table.

On installa les deux canons dans le jardin de la maison d'un paysan, au-dessous d'une ligne de hauteurs. La chose dura jusqu'à 7 heures. Les hommes cherchèrent à se loger pour la nuit; mais il leur fut impossible de trouver, dans les 80 ou 100 cabanes du village, une place suffisante. Il leur fut aussi impossible de trouver quelque chose de chaud à manger aux cuisines roulantes du bataillon. Ils eurent bien de la peine à se procurer trois pains pour 18 hommes.

La dernière nuit

Une heure plus tard, vers 8 heures du soir, Wassili fut de nouveau appelé chez le commandant du bataillon. Celui-ci venait de recevoir un ordre du régiment d'attaquer les positions allemandes qui se trouvaient en face, à environ 7 kilomètres. Les deux officiers soviétiques se penchèrent pendant quelques minutes sur les cartes. A 9 heures et 3 trois minutes exactement, pour soutenir l'attaque, les canons devaient prendre sous leur feu les objectifs indiqués.

Wassili alerta ses gens. Les canons furent mis en batterie et, à l'heure indiquée, les deux tubes crachèrent leurs obus. Le ciel était étoilé. Pendant que les hommes servaient les pièces, Wassili eut soudain l'impression qu'il était absolument inutile de gâcher ainsi les munitions. Lorsqu'on eut tiré le sixième obus, il commanda de cesser le feu.

Pendant trois minutes, on n'entendit plus rien. Puis, un éclatement déchira l'air, le lieutenant K... et ses hommes se jetèrent à terre: les Allemands répondaient. Le premier obus éclata à 40 mètres de la première pièce, le deuxième passa par-dessus le fossé. Mais le troisième fut un coup au but

et atteignit la seconde pièce. Des cris, des gémissements suivirent l'explosion. Le quatrième obus frappa à environ 60 mètres, à droite du premier canon, sur la crête des hauteurs. Puis ce fut de nouveau le calme.

La deuxième pièce était entièrement détruite. Des 17 servants, quatre avaient été tués et six grièvement blessés. Parmi eux se trouvaient les servants instruits. Le sergent Ivan avait été mis en pièces. Wassili fit transporter les blessés au village et les suivit lentement, sans s'occuper de l'autre pièce. Il se rendit, comme en rêve, au poste de commandement et annonça que le quart, hommes et matériel, de la batterie Sergeov avait été anéanti après une demi-heure de combat. Le commandant le regarda et lui dit: «Etes-vous fou, camarade?» Puis, il eut un rire hystérique.

Wassili, sans faire attention à ce rire, sortit au grand air. Il faisait froid. On entendait à travers l'espace des rafales de mitrailleuses. Plus tard, il lui fut impossible de se rappeler combien de temps avaient duré ses allées et venues sur la route; car, ainsi qu'il le raconta, il devait faire tous ses efforts pour ne pas penser à ce qu'il avait vu, sous peine de devenir fou.

Cependant, pas une minute, l'instinct de la conservation ne lui fit défaut. Il se rendait compte qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort. Il avait perdu un canon et abandonné l'autre: il savait que, s'il revenait chez les Bolcheviques, c'en était fait de lui.

Finalement, il se décida à entrer dans une maison, n'importe laquelle, au hasard. Il y trouva deux soldats accroupis; l'un avait un bras en écharpe, l'autre un pansement autour de la tête. Sans prononcer une parole, il s'assit auprès du feu et s'endormit. Il dormit ainsi, sans mesurer le temps qui s'écoulait. Tout à coup, il fut rappelé à la réalité. Quelqu'un le secouait. A moitié endormi, il vit devant lui le soldat à la tête bandée qui lui criait: «Partons! Les Allemands arrivent!» Le soldat passait déjà la porte. Wassili regarda vaciller la lumière de la lampe à huile qui était sur la table. Il restait seul. L'équipement des deux hommes était dispersé dans la chambre: une ceinture, une couverture, une tunique déchirée. Il se leva lentement du banc qui était près du poêle. Il enleva son manteau et sa tunique d'officier avec les étoiles. Il avait une idée. Maintenant, tout lui était indifférent.

A l'aube, le village de Ruisseau-Rouge fut occupé après un court combat par une compagnie allemande. Parmi les prisonniers, pour la plupart des soldats blessés, se trouvait un Bolchevique qui, bien qu'il portât l'uniforme de simple soldat, se faisait remarquer par un air de certaine intelligence. Il nia d'abord être officier ou commissaire; mais, le lendemain, il avoua, au cours d'un interrogatoire qui eut lieu à la section I C de la division.

A propos du duel d'artillerie, au cours duquel les canons transportés du front central dans le Donbas avaient cessé de tirer, le communiqué de midi du régiment allemand mentionna seulement: «Faible engagement d'artillerie ennemi qui a été stoppé.»

Correspondant de guerre Hubert Neumann (PK)

Entre deux batailles

QUE fait un capitaine aviateur, en permission pour quelques jours? On serait tenté de répondre: « Rien d'extraordinaire. » Mais c'est tout à fait inexact. Chaque soldat peut témoigner, qu'en soi, toute permission est déjà quelque chose d'inattendu, quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de splendide! C'est une plongée dans un monde, ou tout ce qui était autrefois naturel et simple, s'auréole brusquement d'une lumière divine. Le permissionnaire de ces deux pages de « Signal » est le capitaine comte Leonardo Bonzi, décoré de la « Medaglia d'oro », la plus haute récompense militaire italienne, ancien champion de tennis, explorateur et alpiniste renommé.



« Ciao, carol!... » (Au revoir, mon cher...) Deux mots d'amitié pour prendre congé de l'appareil le combat dont le capitaine est fier.

Le moment tant attendu. Le convoi n'est pas encore stoppé que le capitaine s'élance vers sa femme qui lui tend les bras.

Le bonheur de se revoir. Sensation pour les deux époux. Les yeux de la jeune femme explorent le visage du mari, mais des larmes de joie brouillent l'image.

Première soirée au foyer. La mère, la femme, la sœur écoutent les récits de celui qu'elles ont retrouvé. On classe des photos et des coupures de journaux dans un grand album contenant déjà les témoignages d'ascensions hardies et de lointaines explorations.

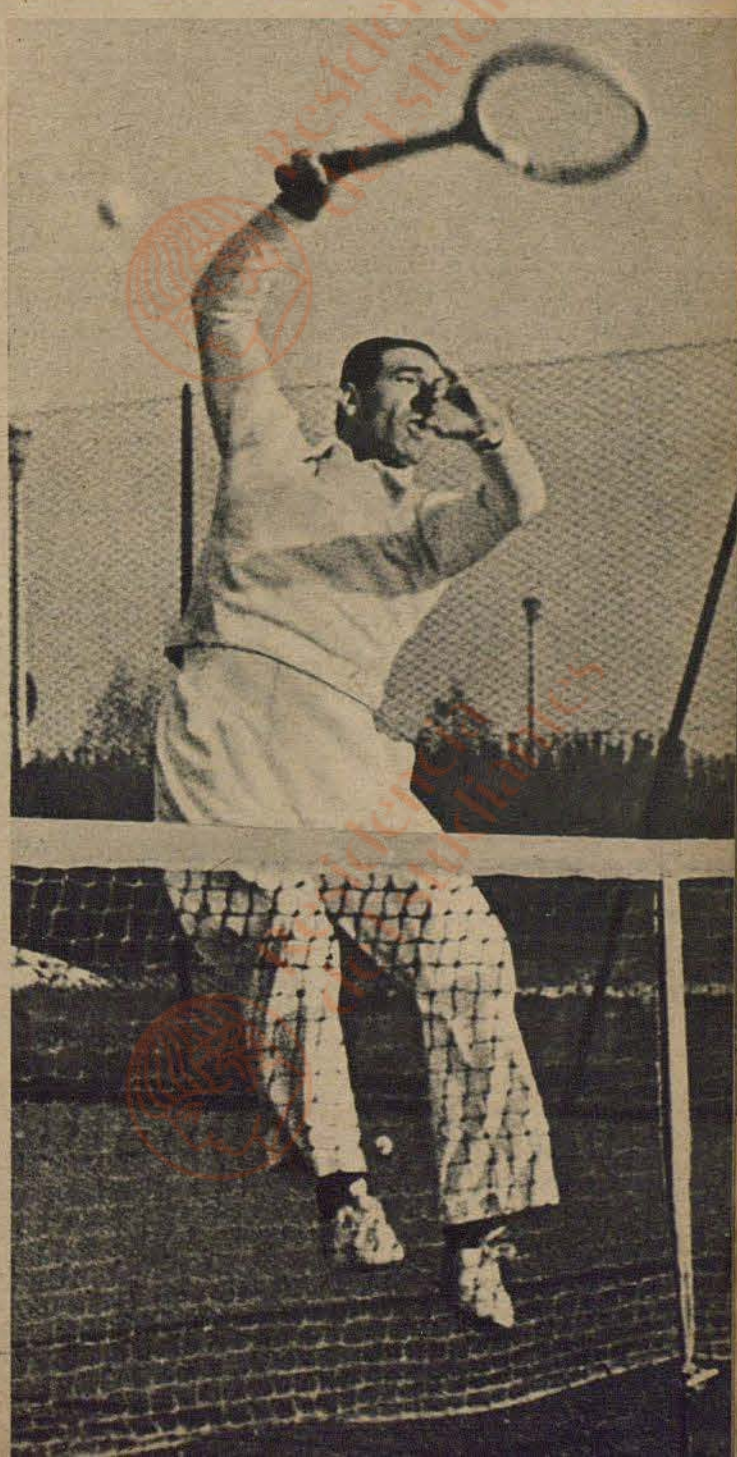


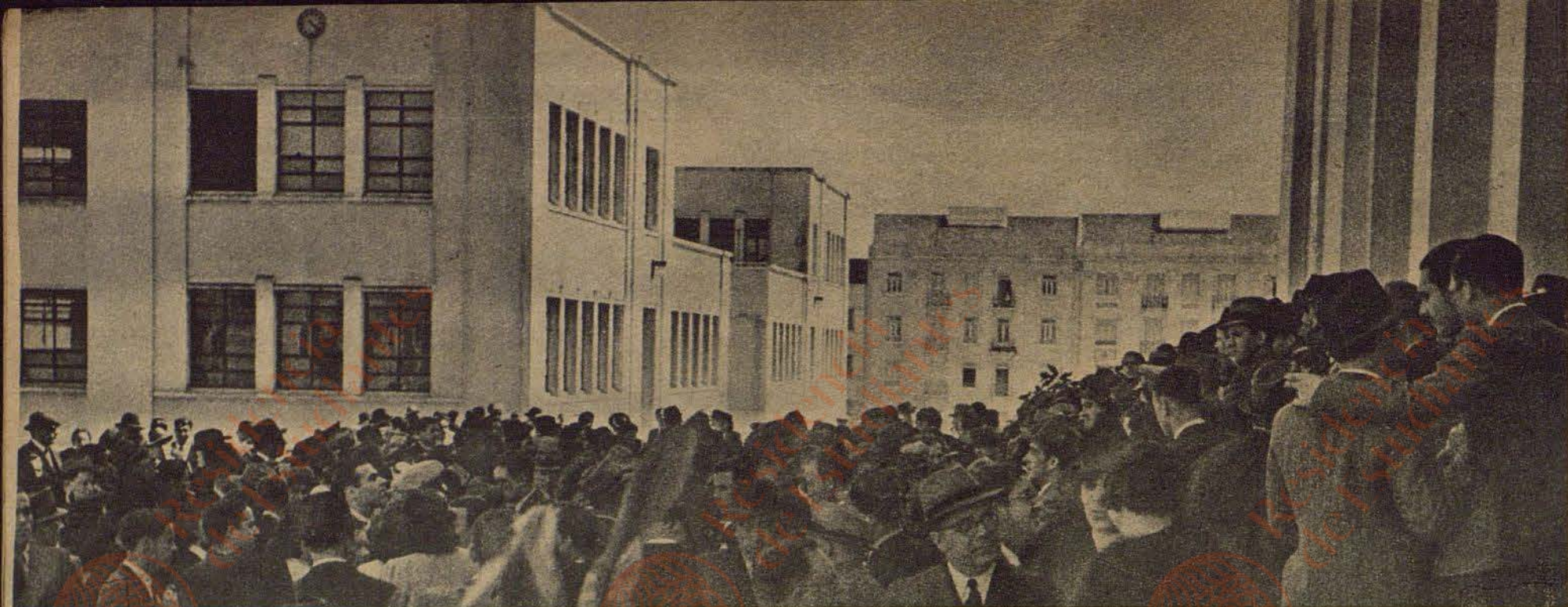


Chasseur contre bombardier... dans la chambre des enfants. Les deux fillettes du capitaine s'amuse avec des jouets guerriers que leur père a apportés: un bombardier mécanique qui évolue en cercles rapides, tandis qu'un fin chasseur se lance à l'attaque. Inutile de demander qui va remporter la victoire... « Papa connaît son métier... »

Une journée consacrée à la profession civile. Le comte Bonzi est avocat et ne résiste pas au plaisir de s'asseoir à son bureau, si longtemps déserté, pour entendre quelques clients. Mais le lendemain...

→ ... l'ancien champion de l'équipe nationale italienne a repris sa raquette. Il a retrouvé sa forme et « smashe » énergiquement la balle au filet.





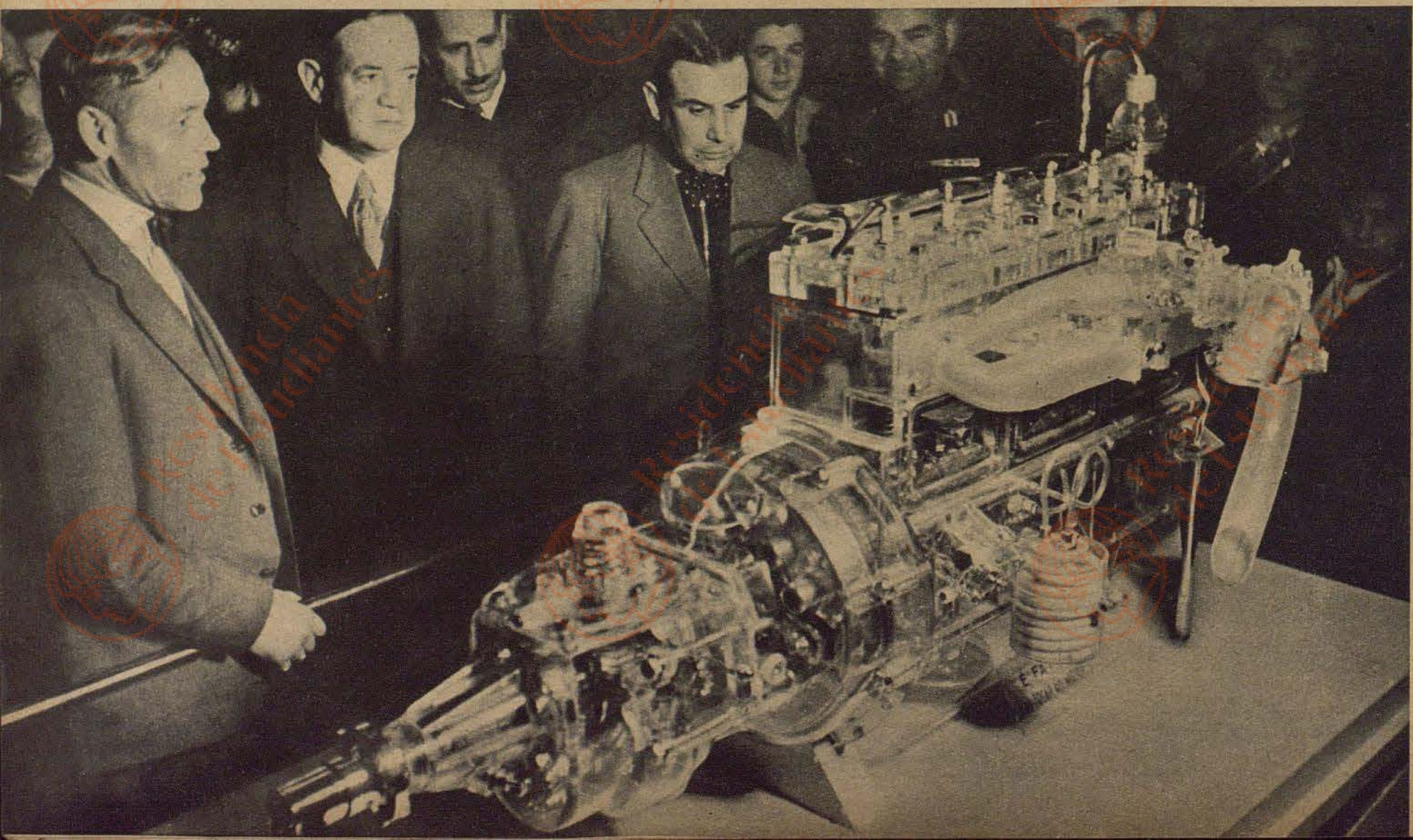
Une foule de curieux se presse devant l'Ecole polytechnique. L'exposition des « Nouveaux succédanés allemands » attire d'innombrables visiteurs. Tous veulent se rendre compte de la valeur des fameux « ersatz » et admirer les trouvailles et les témoignages d'une technique et d'une industrie créatrices.

LES NOUVEAUX SUCCEDANES

à Lisbonne

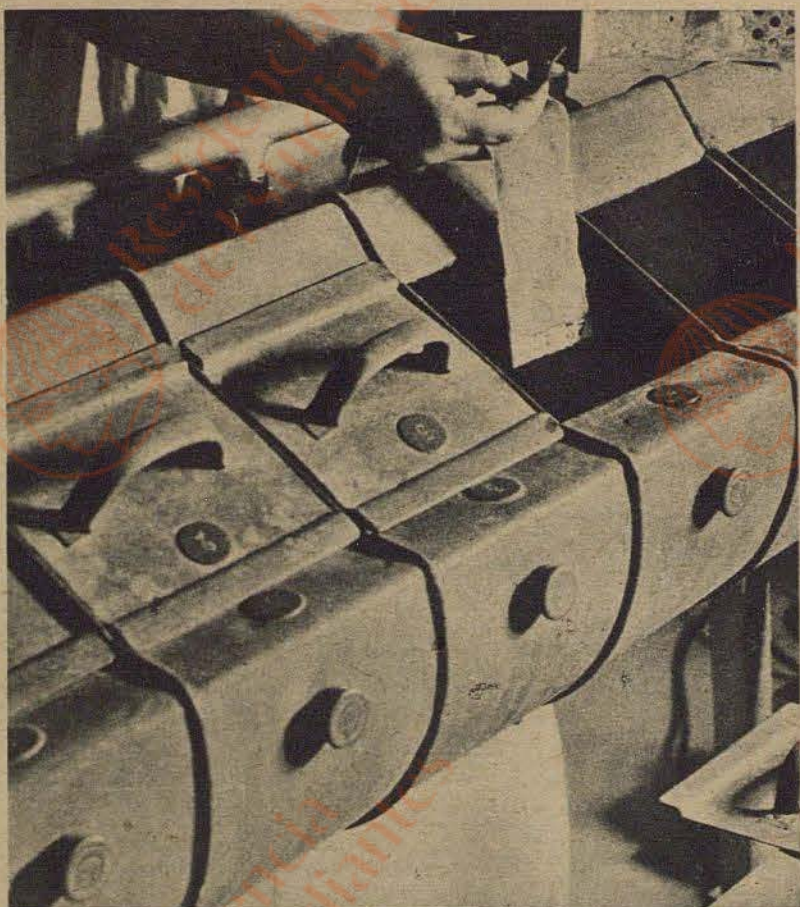
Ainsi fonctionne un moteur. Un moteur 6 cylindres à culasse de verre Plexi démontre clairement le travail interne et les quatre temps. L'attaché militaire allemand, le colonel von Eisebeck, montre aux officiers portugais cette attraction centrale de l'exposition.

Madame l'experte. La bourgeoise de Lisbonne soumet les plus fines créations de la mode — tirées de produits artificiels — à une critique sévère.



A l'aide des ménagères

La science intervient...



La guerre exige beaucoup de la ménagère. Il faut de l'expérience, de l'intelligence, et de l'application, pour faire, dans le cadre des nombreuses restrictions, beaucoup avec peu et le mieux avec tout. Mais ses forces y suffiront-elles? Elle ne peut pas toujours juger elle-même de la qualité des marchandises offertes, et doit se fier au marchand. Au fait, cette confiance est-elle justifiée? C'est là qu'en Allemagne, la science intervient avec nombre d'installations d'essai et d'examen. Tout ce qui est jugé bon, reçoit un cachet de qualité. «Signal» montre ci-dessous quelques procédés d'examen.

← Quelle est la meilleure lessive? Cette machine à laver sert à l'expérience et peut vérifier à la fois six sortes de lessives différentes. Chaque cellule contient une même bande d'étoffe artificiellement salie.

→ La solidité d'un bas. Par un courant d'air, cet appareil effectue une pression de plusieurs atmosphères sur les mailles. Ainsi, on peut juger de la capacité de résistance des différents tissus.



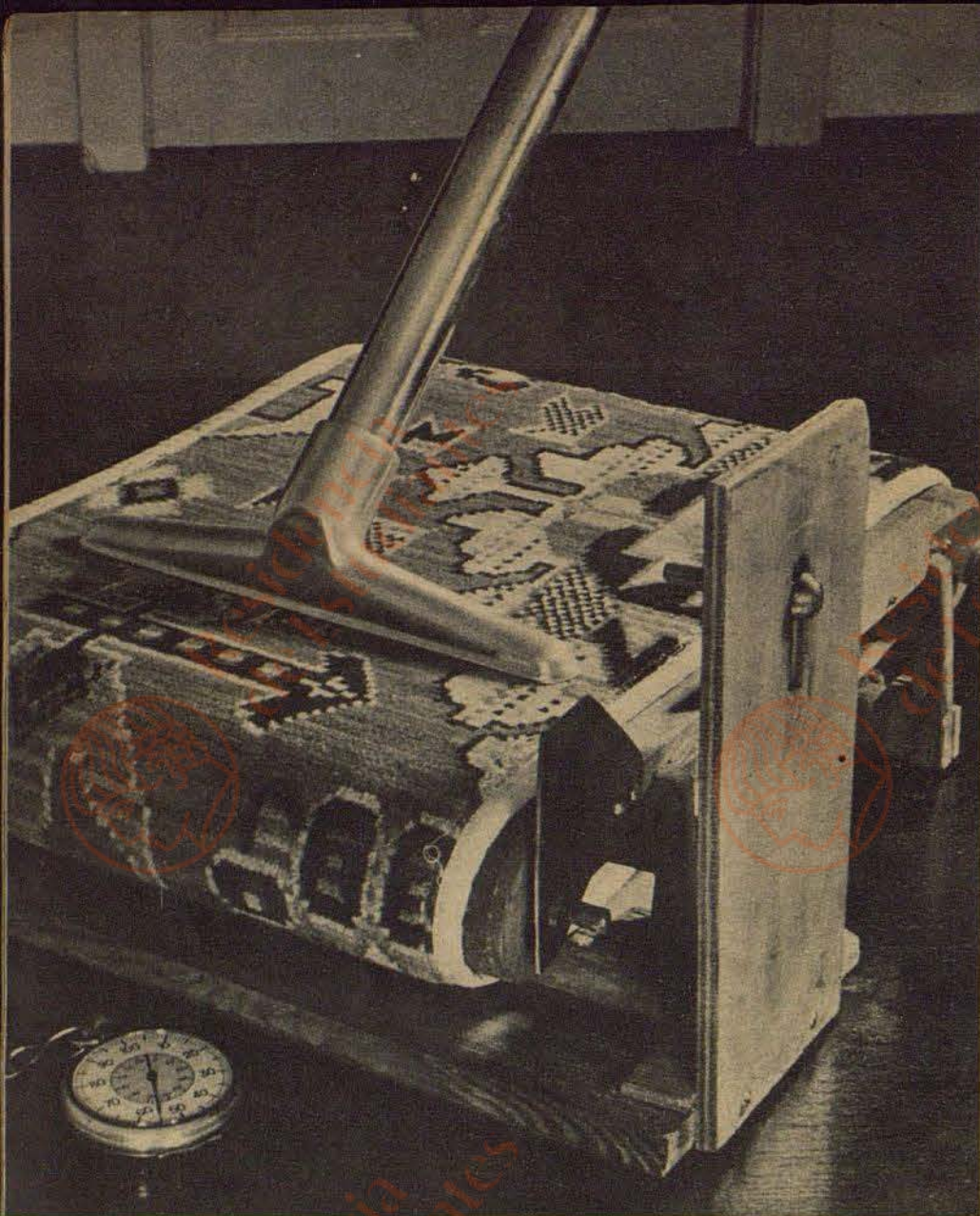
Toujours la pellicule appropriée

Il y a deux genres de bobines et il faut faire très attention en les achetant de choisir celle qui s'adapte exactement à l'appareil.

Le Voigtländer vous enlève ce souci. Toutes les bobines s'y ajustent exactement.

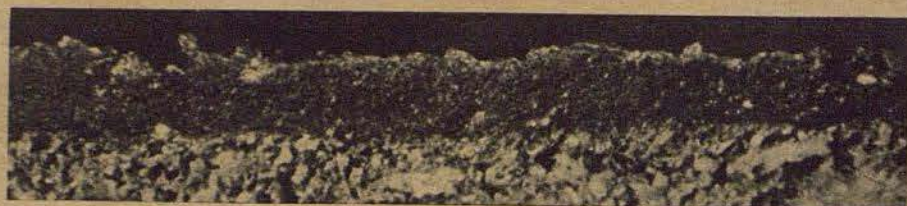
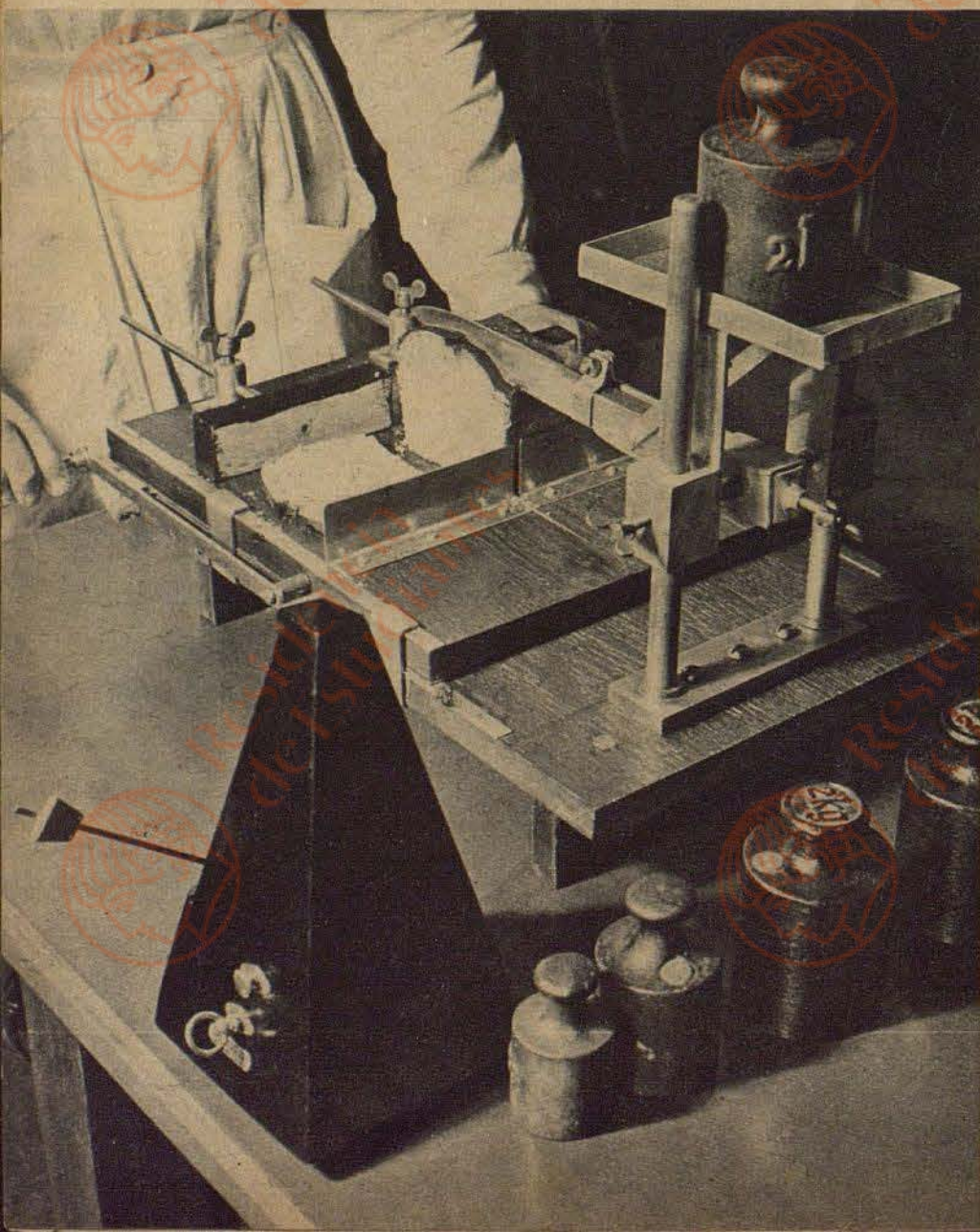
Comme pour la gâchette de déclenchement fixée dans l'abattant l'expérience a travaillé pour la pratique.





Le tapis sans fin. Il doit éprouver la qualité, c'est-à-dire la puissance des aspirateurs. La quantité des brins de laine aspirés du tapis en rotation, pendant un temps déterminé, décide de la force d'aspiration de l'appareil.

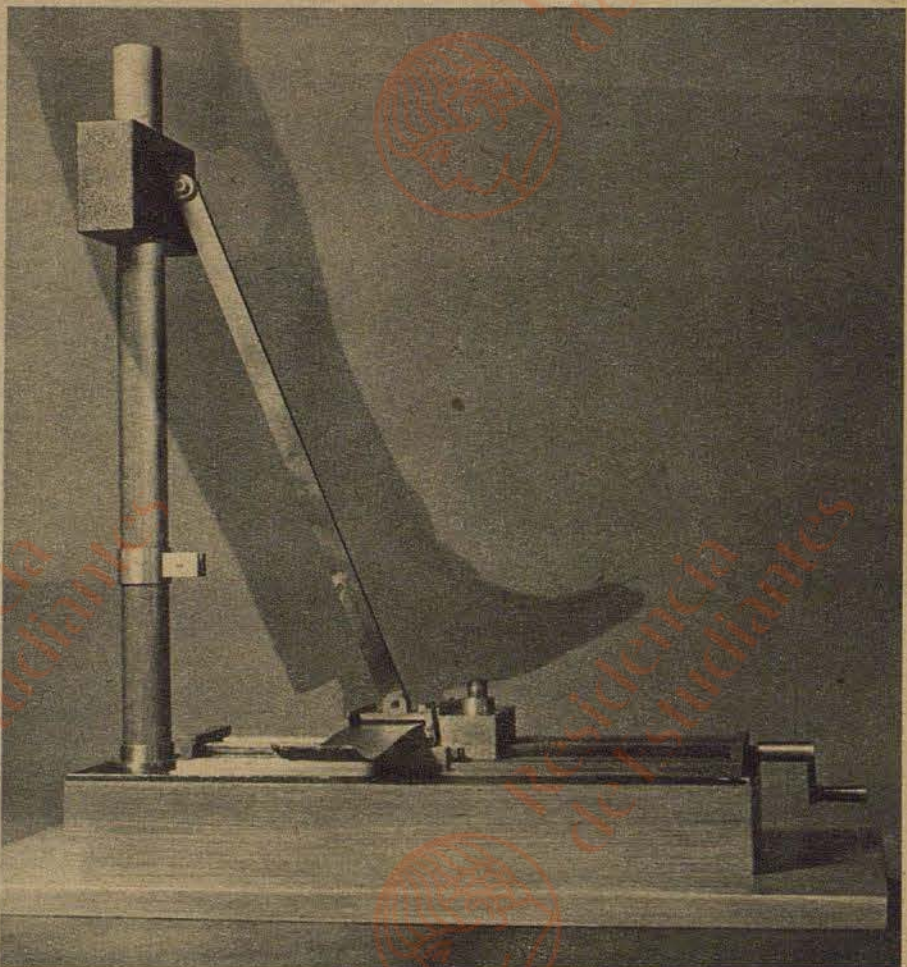
On coupe les gâteaux... en musique. Cette coupeuse rythmiquement contrôlée, sert à éprouver la consistance de la pâte. Mais il n'y a que le palais pour décider du goût.



Voici une bonne cire... La photo microscopique d'une coupe de linoléum montre une répartition égale de la couche d'application.



...En voici une mauvaise: on reconnaît facilement que la cire appliquée se condense en grumeaux sur la surface enduite. La différence est très importante pour...



...définir le caractère glissant d'un parquet ciré. Le plancher est examiné de même sous ce point de vue: sous la pression d'un pied artificiel, une bande de linoléum ciré est mise en mouvement par une manivelle, jusqu'à ce qu'il glisse. Ceci correspondrait, en réalité, au pied d'un homme qui glisse en marchant. La qualité de la cire est fonction du temps que la surface enduite a mis pour devenir glissante.



Boîtes de conserve en fer-blanc — une question de fermeture. Deux photos microscopiques d'une boîte de conserve fermée automatiquement: la fermeture de gauche ne semble fermer qu'imparfaitement; celle de droite est étanche et convenable. Clichés: Dr. Croy

Comme des enfants





Mal luné ...
(L'éléphant
de mer
attend sa pâture)

Fille ou garçon?

«Signal» publiait dans son dernier numéro un article sur des recherches couronnées de succès dans le domaine des hormones. Ces recherches ont abouti non seulement à déterminer les fonctions de certains organes mais nous indiquent la voie à suivre pour reproduire les hormones synthétiquement. Les hormones sont les élixirs de vie. Mais la vie commence à l'instant de la procréation. Le sexe est déjà déterminé à ce moment. Une influence postérieure n'est donc plus possible. L'est-elle avant? Des recherches plus récentes semblent l'affirmer...

SERA-CE un garçon ou une fille? Voilà la question que se pose toute la famille à la nouvelle qu'il y aura bientôt un petit être de plus au monde. Les tantes et les grand-mères, pour oser prédire l'avenir, se fient à certains signes absolument sûrs... L'un des partis, du reste, finit toujours par avoir raison. Quelquefois, la future maman s'adresse anxieusement à son médecin. Celui-ci ne peut rien préciser. On a proposé de nombreuses méthodes chimiques et biologiques. Aucune n'a résisté à l'épreuve. S'il est impossible de deviner le sexe de l'enfant qui va naître, il paraît encore plus impossible de le fixer à volonté à l'avance. Pourtant, toujours la question est posée par les futures mères lorsqu'elles vont consulter le gynécologue. C'est, en général, un fils, héritier du nom, que réclament les femmes... et les futurs pères. Mais il semble plus facile, du moins théoriquement, d'aider une famille, dont la descendance ne se compose que de filles, à obtenir le fils tant désiré que de deviner quel sexe sera celui de l'enfant qui va venir au monde.

Autrefois, le souci d'avoir un garçon était souvent une question vitale pour les mères: on leur imputait comme une faute de n'engendrer que des filles. Nous connaissons encore des traitements singuliers et des sortilèges transmis par nos aïeux. Aujourd'hui, ils hantent toujours dans le peuple le cerveau d'un nombre de superstitieux. Aussi folles sont certaines explications qui courent actuellement: on parle de la nourriture qui jouerait un rôle, on dit que les glandes ont une influence déterminante. On a parlé de causes psychiques telles qu'il suffirait d'en former ardemment le vœu pour avoir soit un garçon, soit une fille. Toutes ces opinions sont erronées, parce qu'elles ne suivent pas les lois biologiques de la prédestination des sexes.

Le mystère des chromosomes

Les études sur les lois de l'hérédité nous ont renseigné exactement sur le procédé de la formation des sexes. Dans chaque cellule de notre corps se trouvent de petites particules nommées chromosomes. Elles recèlent et façonnent toutes nos propriétés. Chacune des cellules de notre corps contient 48 chromosomes. Dans les cellules germinatrices des deux sexes au moment de la fructification, ce nombre est réduit de moitié pour que, lors de la conjonction des deux cellules, nous ayons de nouveau la somme de 48. Ainsi, la moitié de nos qualités nous viennent du père, l'autre moitié de la mère. A ce point, l'homme et la femme

ne se distinguent que par cette unique petite particule, par un chromosome. Il y a deux espèces de chromosomes sexuels. Nommons-les X et Y. Dans chaque cellule du corps féminin, il y a une paire de chromosomes X+X; mais, dans chaque cellule mâle, il y en a deux différents, X et Y. Comme nous l'avons vu, les cellules germinatrices ne comportent que la moitié du tout. Toutes les ovules féminines appartiennent au type X; par contre, toutes les cellules germinatrices masculines ou spermatozoaires appartiennent moitié au type X, moitié au type Y. Lors de la conjonction des cellules, il y aura sur un ovule X ou bien un spermatozoaire X ce qui, d'après notre exposé, donnera une fille, ou bien l'ovule X s'unira au spermatozoaire Y, ce qui, d'après nos données, vaudra: X+Y, c'est-à-dire un garçon. C'est par ce procédé aussi arithmétiquement simple et génial que la Nature a résolu le problème de créer deux sexes.

Davantage de filles?

Davantage de garçons?

Ce sont donc les cellules germinatrices mâles qui décident du sexe de l'enfant. Si les deux types de cellules germinatrices se trouvaient en nombre égal, on pourrait croire que, dans une grande nation, il y aura autant de naissances de filles que de garçons. En réalité, le nombre des naissances des fillettes est de 100 et celui des garçons de 105. Si on y ajoute le chiffre des morts-nés et des avortements, le nombre des garçons monte à 150 pour 100 filles. La mortalité plus grande des garçons, comme le prouvent les statistiques, renverse les données. D'après ces chiffres, on pourrait supposer que la Nature a intérêt à produire plus de garçons que de filles. Ce n'est pas le cas. Comme la Nature ne commet pas plus d'erreurs dans la donnée du nombre des spermatozoaires que dans la manière dont se forment les sexes, on est tenté de croire qu'elle choisit elle-même les sexes arbitrairement. Mais il faut être prudent et ne pas lui imputer de desseins spéciaux. Il faut plutôt interpréter ce supplément de garçons par leur mortalité supérieure et par le fait qu'il est nécessaire de compenser ces pertes.

C'est un fait acquis et toujours prouvé que, pendant les guerres, il naît plus de garçons que pendant la paix. De 1917 à 1920, on a pu enregistrer, sur 100 naissances de fillettes, jusqu'à 109 naissances de garçons. Ce qui, en se reportant aux chiffres normaux de 100 et 105, signifie un accroissement assez considérable. On aurait pu, dès l'abord, supposer que la Nature



Jeu de formes en vert et en blanc. On dirait un tapis de jeu, où des enfants chinois auraient oublié leurs balles... C'est un très fort grossissement de l'envers d'une feuille de pommier. Un papillon y a pondus ses œufs. Des points, des taches et des rayures vert clair distinguent nettement les œufs du limbe de la feuille. Mais, c'est un jeu de la nature et, en même temps, une mesure de protection. A petite distance déjà, l'observateur n'est plus à même de discerner les œufs, du vert de la feuille.

essayait de compenser ainsi les pertes subies sur les champs de bataille. Mais une des preuves que cette supposition est fautive est qu'on a pu observer les mêmes proportions en Hollande, pays qui n'avait pas pris part à la guerre, mais avait tout de même mobilisé et dont beaucoup d'hommes se trouvaient sous les drapeaux.

On veut pénétrer le secret de la Nature

Les premières observations, par lesquelles on a pu espérer résoudre le problème de la détermination des sexes, ont été faites par le botaniste C. Correns. Par des essais avec la lychnide blanche, il put prouver que les grains de pollen destinés à produire les sujets mâles se déplaçaient plus lentement dans leur trajet vers l'ovaire que ceux qui donnaient des produits femelles. Sitôt après la pollinisation, il coupa le pistil de la fleur et obtint des ovules déjà fécondés uniquement par des cellules féminines. Plus il laissait passer de temps avant de trancher le pistil, plus il obtenait de plantes mâles. Il avait ainsi prouvé, non seulement qu'il y avait deux espèces de types de pollen, mais que ces deux types se discernent par une différence de rapidité.

Un autre exemple qui prouve la possibilité d'influencer de l'extérieur la détermination des sexes nous est donné par la savante Agnès Bluhm : elle a réussi, par un procédé relativement simple, à modifier de façon sensible les chiffres des sexes proportionnellement entre eux. Chez la souris blanche qu'on emploie en laboratoire, la

proportion des mâles et des femelles est de 79 à 100. La savante injecta, pendant ses essais, de grandes quantités d'hormones dans les vaisseaux sanguins des animaux. Le résultat fut qu'elle obtint 120 mâles sur 100 femelles.

Mais les essais faits avec des souris n'ont pu être appliqués à d'autres animaux. Malgré le vif intérêt que montrent tous les éleveurs du monde pour cette question, on n'a trouvé jusqu'ici aucun moyen d'atteindre leur but de sélection. Il demeure cependant une singularité : pour l'homme seul, il semble exister certaines possibilités d'arriver à un résultat orienté.

Le gynécologue Dr Unterberger a constaté, au cours de ses consultations, que les humeurs sexuelles de certaines de ses malades offraient des réactions chimiques qui s'éloignaient de la normale. Par le traitement d'un médicament alcalin, du bicarbonate de soude dilué dans de l'eau, de la simple poudre digestive, il changea les réactions acides en réactions alcalines. Or, les spermatozoaires perdent la facilité de se mouvoir dans un milieu acide.

Dans la plupart des cas ainsi traités, la stérilité fut supprimée, les femmes conçurent et, fait curieux, mirent au monde uniquement des garçons. Se basant sur cette observation, le médecin traita par le même moyen des femmes qui n'avaient mis au monde que des filles et il put établir une liste sans lacune de 74 naissances mâles, résultat de son traitement.

Les idées du docteur Unterberger ne sont pas restées sans contradictions. Ceux qui ont essayé de renouveler ses expériences n'ont pu arriver à un

résultat satisfaisant, d'autres n'ont eu que des succès partiels. Pourtant, une série de confirmations n'a pas fait défaut. Il en demeure qu'on peut affirmer aujourd'hui, avec sûreté, que la composition chimique des muqueuses féminines joue un rôle important pour la circulation des spermatozoaires. Outre cela, le docteur Unterberger et un certain nombre d'autres médecins ont la conviction qu'il doit être possible d'influencer à volonté la formation des sexes. Mais il faut, en général, déconseiller d'user de cette méthode, que seuls, dans certains cas particuliers, les conseils d'un médecin qui en possède une connaissance approfondie pourront mener à bien.

Est-il possible de fixer le sexe à volonté ?

Le dernier mot sur cette question n'a pas encore été prononcé, mais nous pouvons tirer certaines conclusions des expériences faites jusqu'à présent. Nous y trouvons, du moins, l'explication du mystère par lequel la Nature entreprend de fixer les sexes à sa guise. Ce qui est étonnant, c'est que les femmes du type « virginal » donnent presque toujours naissance à des filles ; or, les organes vierges ont toujours des réactions neutres ou légèrement acides, ce qui prouverait l'exactitude de la théorie.

Les femmes accouchant de leur premier né, de même et pour la même raison, ont très souvent un garçon. Passé 40 ans, les rapports des enfants mâles vivants aux fillettes également vivantes sont de 130 à 100. Les réactions chimiques sont, là aussi, conformes à la loi de nature. La réponse à

la question : « Pourquoi, après une guerre, y a-t-il une recrudescence de naissances mâles ? », semble encore la vérifier.

Il n'est pas rare, pendant une guerre, que des femmes d'un certain âge se trouvent enceintes. Elles nourrissent l'espoir de remplacer par un autre l'enfant ravi par la bataille. Ce simple vœu peut faire revivre les capacités de perpétuation là où elles semblaient déjà éteintes et rendre un instant la fécondité. C'est une preuve touchante de la lutte victorieuse de la Vie contre la Mort. Et comme, ainsi que nous l'avons vu, les femmes vieillissantes ont presque toujours des fils, de même ces enfants tardifs seront mâles. D'autre part, nombreux sont les couples qui contractent mariage après une guerre.

Dans les pays non belligérants — comme la Hollande entre 14 et 18 — de nombreuses unions qui ne purent avoir lieu pendant la guerre furent contractées aussitôt après. Comme les femmes, accouchant pour la première fois, donnent, en général, le jour à des fils, on peut s'attendre à voir maintenant le rapport des naissances se déplacer en faveur des enfants mâles.

Si la Nature s'occupe de ces mises au point, elle pratique une création arbitraire des sexes. Evidemment, dans un sens différent de celui que nous concevons. Souvent on a pu, en scrutant ses voies secrètes, pénétrer ses desseins. Quelquefois même, des expériences l'ont contrainte de suivre notre volonté. Mais les temps à venir nous dévoileront s'il est possible et s'il est désirable d'intervenir dans la volonté profonde de l'incarnation. L.

BUSSING NAG

Véhicules, toutes roues motrices, pour terrains difficiles — Autorails pour trafics urbain et interurbain



En bateau à travers les Alpes. Hier, rêve; demain, sans doute, réalité: la canalisation du haut Rhin jusqu'au cœur des Alpes; la percée des montagnes entre le Saint-Bernard et Julier; un canal souterrain qui débouche sur l'autre versant et qui descend jusqu'au lac de Côme et dans la plaine du Pô. Des écluses-ascenseurs pallient les différences de niveau et des trains de bateaux naviguent de Berlin à Rome.

EN BATEAU A TRAVERS L'EUROPE

A propos de canaux et de projets

Le canal dans la montagne. Le canal souterrain du Rove, de Marseille, au Rhône, projeté et commencé il y a deux mille ans, fut inauguré en 1927. Dans le plus grand tunnel du monde, il perce le massif de la Nerthe. Il a une longueur de plus de 7 kilomètres, 22 mètres de largeur, 14 mètres et demi de hauteur et 4 mètres de profondeur. Des bateaux de 600 tonnes peuvent y naviguer. L'entrée du tunnel se trouve au-dessous du village du Rove, près de Marseille.

A travers l'Europe, de la mer du Nord à l'Adriatique?... Des bateaux peuvent-ils passer par-dessus les Alpes? Non; mais, un jour, ils pourront vraisemblablement traverser la chaîne des Alpes.

Depuis près d'un siècle, des vapeurs traversent des terres, montant jusqu'à 100 mètres de hauteur, de Elbing jusqu'aux plateaux de Prusse-Orientale, de la Baltique jusqu'aux lacs de Ostrode. C'est vers 1850 qu'on construisit ce canal en pentes douces. Là où le canal est arrêté par un seuil, un ascenseur colossal attend le bateau et le hisse jusqu'au canal suivant, situé au niveau supérieur. Des convois entiers sont, aujourd'hui, ainsi soulevés, dans des ascenseurs, à plus de 50 mètres. Les bassins de ces monte-bateaux, tels qu'ils sont en usage à Niederfinow et à Rothensee, sont suspendus à 300 câbles et, en vingt minutes, transportent littéralement les navires par paliers successifs du terrain, comme par des étages d'eau. Ils pourront peut-être ainsi les soulever au-dessus des chaînes montagneuses, si l'avenir économique de l'Europe l'exige un jour.

Car le transport par voie fluviale est très bon marché pour les grosses quantités de marchandises pondéreuses. Un chaland de 1.000 tonnes contient la cargaison de tout un train de fourgons. Un convoi de péniches est tiré par un seul remorqueur dont la machine n'utilise qu'une fraction de la force nécessaire à la locomotive d'un train de marchandises. La péniche, à l'encontre du wagon, n'a besoin ni d'essieux, ni de roues, ni de tampons, ni de couplages, ni de graissage; un peu d'entretien lui suffit. L'eau la porte sans bruit et presque sans frottement et souvent, quand la péniche descend le courant, c'est la nature qui lui fournit, sans frais, son moteur. Pour toutes les marchandises qui ne sont pas susceptibles de se gâter: charbon, minerai, céréales, bois, terres, pierres, ainsi que pour beaucoup de matières premières, la navigation intérieure est le moyen de transport le plus économique, le plus commode et le meilleur.

En bateau au-dessus des Alpes, est-ce possible?... Non, mais à travers les Alpes, grâce à un canal souterrain qui relierait le Rhin au Pô. Une telle percée ne serait même pas un exploit entièrement nouveau. Il y a des années que les Français ont déjà un tel tunnel entre Marseille et le Rhône: le canal du Rove, pendant deux kilomètres, passe sous la montagne.



Charlemagne avait déjà projeté un canal du Main au Danube. Au Moyen âge, on avait déjà songé à réunir la Moldau avec le Danube et à créer une voie fluviale de l'Elbe aux Balkans. Au lieu du canal, on construisit la première ligne de chemin de fer à traction hippomobile d'Europe, de Budweis à Linz. Mais il y a longtemps qu'on a remis à l'étude tous ces projets et la nouvelle Europe les réalisera, car elle est, aujourd'hui, convaincue d'une chose : c'est qu'elle lutte en même temps pour sa sécurité et pour son bien-être pendant des siècles, et que tout ce qu'elle entreprend aujourd'hui ne pourra que profiter aux générations à venir.

L'organisation du réseau fluvial de l'Europe en est encore à ses débuts, mais l'importance de sa navigation intérieure est déjà considérable.

Après le Danube et les fleuves de l'Europe orientale, le Rhin, avec son cours de 1.300 kilomètres, est la voie fluviale la plus longue du continent. A lui seul, il draine plus de la moitié de la navigation intérieure allemande (en 1937 : 56 %). Berlin, au cours des dix dernières années, est devenue l'un des ports les plus importants de l'Europe, son deuxième port intérieur, avec un trafic annuel de près d'un million de tonnes.

La navigation intérieure allemande a transporté, en un an, plus d'un cinquième du total de la circulation intérieure et même plus des trois cinquièmes des importations et des exportations. En Hollande, la part prise par la navigation intérieure à la circulation totale s'est élevée, en chiffres ronds, aux trois quarts ; en Belgique, à 37 % ; en France, à 18 % ; en Bulgarie, à plus de 35 % ; en Roumanie, à plus de 16 % et en Hongrie, à 14 %. En Europe orientale, cette participation ne doit pas avoir été moindre. On peut l'estimer à un tiers, même si l'on tient compte du fait que, durant les hivers longs et rudes, la navigation intérieure à l'est se trouve arrêtée.

Les grandes lignes du réseau fluvial européen nous ont été tracées par la nature elle-même. Le reste est laissé à l'initiative et à l'industrie de l'homme. La proximité des sources du Rhin et du cours supérieur du Danube est une invitation bien tentante. De Donaueschingen au Rhin, il n'y a que 75 kilomètres. Puis, le Danube remonte encore vers le nord, jusqu'à s'approcher tout près du Main. Il y a là comme une promesse d'union Rhin-Danube qui serait sûrement féconde en résultats. Ce mariage permettrait de réaliser la grande diagonale de jonction Atlantique-mer Noire, à travers l'Europe. C'est une chose qui se fera. Dans une loi, la loi Rhin-Main-Danube, du 11 mai 1938, Adolf Hitler a déjà annoncé le projet de réalisation rapide de cette jonction, par la canalisation du Danube jusqu'à la frontière du Reich, au delà de Vienne, afin d'y rendre possible la grande navigation. On a déjà construit 160 kilomètres de canaux avec 13 étapes, d'Aschaffenburg jusqu'à Wurtzbourg. D'autres canaux sont en construction. Ces travaux, que l'on pensait terminer en 1945, sont entamés et pourront être continués immédiatement après la fin de la guerre. Alors sera enfin réalisé le rêve millénaire de l'Europe, une sorte de canal de Suez du continent, une voie fluviale de 4.000 kilomètres qui réunira l'Atlantique à la mer Noire.

Le Danube, qui est, depuis des siècles, le chemin des peuples et le fleuve qui porte la destinée de l'Europe, sera une belle et large voie pour les échanges de marchandises et de biens culturels entre le nord-ouest et le nord-est, mais aussi entre le nord et le sud. Le 8 décembre 1939, on a donné le premier coup de pioche pour la construction d'un canal de 320 kilomètres entre l'Oder et le Danube. Ce canal doit relier l'Oder, par le canal Adolf-Hitler, à travers le Protectorat, avec le Danube à Vienne, et unir ainsi, par une voie de 3.000 kilomètres, la mer Noire à Stettin et la Baltique, les Etats des Balkans aux ports alle-

mands, la Scandinavie au Proche-Orient... On a projeté un canal de l'Elbe au Danube, de même du Danube à la Theiss et du Danube à la Save. Il y a quelque temps, le gouvernement roumain a consenti un budget de 160 millions de leïs pour la construction d'un canal appelé à relier Bucarest avec le Danube et, finalement, le port de Constantza, sur la mer Noire, au Danube. Le trafic de Constantza, en 1941, a été plus du double de l'année précédente et est monté à plus de 700.000 tonnes.

On a envisagé d'autres grands projets : le raccord du cours supérieur du Danube à Ulm, avec le Neckar canalisé, et ainsi avec le Rhin ; de même la jonction de la Werra et de la Weser avec le canal du Main au Danube. Par là, l'industrie du Sud-Ouest de l'Allemagne trouverait un nouveau débouché vers le Sud-Est et les Etats balkaniques seraient reliés avec Brême, le port d'outre-mer. La région de la Thuringe, riche en potasse, pourrait envoyer directement ses précieux engrais aux régions agricoles de la Hongrie, de la Bulgarie et de la Roumanie.

Une communication de l'ouest à l'est n'est pas moins importante pour l'échange des marchandises dans la nouvelle Europe. On travaille depuis des siècles à créer cette communication. Après des plans et des préparatifs qui ont duré près de cent ans, on a enfin entamé le projet, en 1938, par l'ouverture d'un canal qui crée une voie de jonction entre le Rhin et l'Elbe et qui relie Cologne et le bassin de la Ruhr avec Berlin. De la capitale du Reich, le canal Hohenzollern conduit à l'Oder et à la Baltique. Un canal de l'Oder à la Vistule pénètre plus à l'est, tandis qu'à l'ouest, le raccord est déjà établi avec les réseaux hollandais, belges et français par la Moselle et la Sarre, le canal de la Marne au Rhin et le canal du Rhin au Rhône. De la Vistule, des voies excellentes mènent par le Bug et le canal Bug-Dniéper vers les pays de l'Est

et l'Ukraine, unissant les régions industrielles très peuplées de l'Ouest avec les contrées agricoles de l'Est.

Il y a déjà longtemps que l'on a projeté de canaliser le haut Rhin, de Bâle jusqu'au lac de Constance. Il est aussi tout indiqué de relier le Danube supérieur avec le lac de Constance, qui deviendrait ainsi le plus grand port intérieur européen et le carrefour d'échange des marchandises allemandes, françaises et italiennes... Un jour, nous verrons peut-être se réaliser ce vieux rêve du Vieux Monde : un canal souterrain à travers les Alpes, qui serait la jonction nord-sud de l'Atlantique à l'Adriatique, la voie fluviale Berlin-Rome.

Mais, dès maintenant, la navigation fluviale de l'Europe peut être fière de ce qui a été réalisé. Il existe aujourd'hui environ 40.000 kilomètres de canaux sur le continent, sans compter les fleuves et les canaux de l'est, dont on peut estimer la longueur à 50.000 kilomètres. A lui seul, le réseau des fleuves et des canaux allemands s'élève à environ 13.200 kilomètres, dont environ 2.300 pour les seuls canaux. Puis vient la France, avec 11.000 kilomètres ; la Hollande, avec 7.600 kilomètres ; la Belgique, avec 1.700 kilomètres ; la Hongrie, avec 1.690 kilomètres ; la Roumanie, avec 1.345 kilomètres, et la Bulgarie, avec environ 1.000 kilomètres. La flottille de navigation intérieure de l'Allemagne compte environ 12.000 bateaux. La plupart — environ 10.000 — sont conduits par leurs propriétaires.

La construction du réseau des canaux, celle des ports et des docks, ainsi que le développement des échanges entraîneront la construction de nouveaux bateaux. On les fera de telle sorte qu'ils puissent naviguer sur toutes les eaux du continent, qu'ils puissent partout être chargés et déchargés facilement, qu'ils soient adaptés à toutes les nécessités des transports, au même titre que les voitures de transit des chemins de fer européens.

On construira de préférence des bateaux de 1.200 tonnes, mais aussi des bateaux de 4.000 tonnes. On cherchera à unifier sur les canaux le type de bateau, le type d'écluses, les installations des ports et les systèmes de chargement, ainsi que les prescriptions de circulation, afin que, non seulement les bateaux, mais aussi les bateliers trouvent partout des conditions pareilles. Un des grands avantages de la navigation fluviale est, en effet, que les marchandises peuvent être transportées très loin, sans qu'il soit nécessaire de les changer de bateau.

Alors les choses se passeront dans toutes les grandes villes comme dans un véritable port, que ce soit à Cologne, à Bucarest, à Berlin ou à Belgrade, au lac de Constance, à Kiev, à Paris ou à Varsovie. A côté d'un chaland de la Sprée, on verra des péniches roumaines du Danube, les bateliers du Rhin rendront visite à leurs camarades sur des chalands du Dniéper, ceux du Rhône donneront des concerts d'accordéon sur des chalands de l'Elbe. C'est dans ces ports intérieurs que les peuples du continent feront connaissance et le trafic des marchandises s'accompagnera d'échanges de pensées, de biens et de cultures.

Ka.

Un « canal de Suez » européen. Le canal de Suez évite aux bateaux le tour de l'Afrique ; le canal de Panama, leur évite le passage par le détroit de Magellan. Un canal, du Rhin au Pô par les Alpes, éviterait, de même, un long voyage autour de la France et de l'Espagne, établissant une communication directe entre la mer du Nord et la Méditerranée. De même, un canal reliant le Rhin ou l'Oder au Danube établirait une voie directe entre le Nord, la mer Noire et le Proche-Orient.





Que veut cet homme?

Pourquoi cette lippe, ce regard lointain et rêveur? Est-ce un sourd-muet, essayant de se faire comprendre? Veut-il décrire l'odeur d'une cigarette, le goût d'un repas délicieux? Non. Tout autre chose! Il s'agit...



Kine **EXAKTA**

toujours couplé

Des objectifs auxiliaires prêtent au Kine-Exakta une faculté d'adaptation inégalée à l'angle de prise de vue et à la perspective. La

«dépoliloupe» très grossissante du Kine-Exakta réalise automatiquement le cadrage et la mise au point. Le Kine-Exakta n'est pas livrable en ce moment. Mais vous pouvez, dès à présent,

vous rendre tous ses perfectionnements familiers, en demandant le catalogue Kine-Exakta, détaillé et gratuit à



Thagex
KAMERAWERK
AKTIENGESELLSCHAFT

DRESDEN-STRIESEN 672

La caméra est sans pitié

L'importance de la mise en scène au cinéma

TROIS coups de gong. Une lumière vive déchire la pénombre. Une tension fiévreuse règne dans le studio.

Scène d'amour. Les moindres nuances psychiques sont traduites par l'image. Dans la poussière, sous la lumière crue des projecteurs, parmi le grouillement des ouvriers, l'acteur donne tout son talent. Une fois, trois fois, cinq fois, il doit revivre le sentiment exigé par le scénario, répéter la scène jusqu'à la satisfaction de l'opérateur, de l'ingénieur du son et du metteur en scène.

Quelle épreuve pour les nerfs ! Pour le metteur en scène aussi bien que pour l'acteur. Et quelle concentration ! Raté ! Le metteur en scène bondit de son pliant, se mêle au jeu avec passion. Il enlève la femme des bras du jeune premier, fait lui-même la déclaration d'amour et essaye de suggérer à l'acteur l'indispensable expression du sentiment.

La plupart du temps, l'acteur est reconnaissant de ces secours. Quelques fois, pourtant, il est persuadé que sa conception est la meilleure. Une lutte acharnée commence. Peut-on enseigner l'amour, peut-on l'apprendre ? De toutes façons, on peut se disputer à son sujet, surtout au cinéma.

Mais l'acteur n'a-t-il pas le droit d'imposer son idée ? N'est-ce pas lui qui vivra sur l'écran ?

Pour le public, le metteur en scène est le grand inconnu. Son nom figure sur le programme avec ceux des acteurs, mais les spectateurs n'ont pas une notion très nette de ce qu'est son travail. Il est invisible. Et pourtant, c'est lui qui, de l'ombre où il demeure, donne au film sa personnalité. Le metteur en scène traduit l'esprit du scénario dans la réalité photographique. Des contours esquissés, quelques brèves données techniques lui servent à créer un monde qu'il voit déjà tout achevé au moment où il commence son film.

Insuffler la vie au manuscrit et aux acteurs, telle est la tâche du metteur en scène. Les acteurs connaissent leur rôle, ils le vivent, mais ils ont besoin du metteur en scène, de ses conseils, sinon la mosaïque bariolée des multiples prises de vue ne formera pas un tout harmonieux. Et le metteur en scène prêche d'exemple. Selon sa diction, selon sa nature, il incorpore l'acteur à la ligne générale du film, mais il décide seul du style.

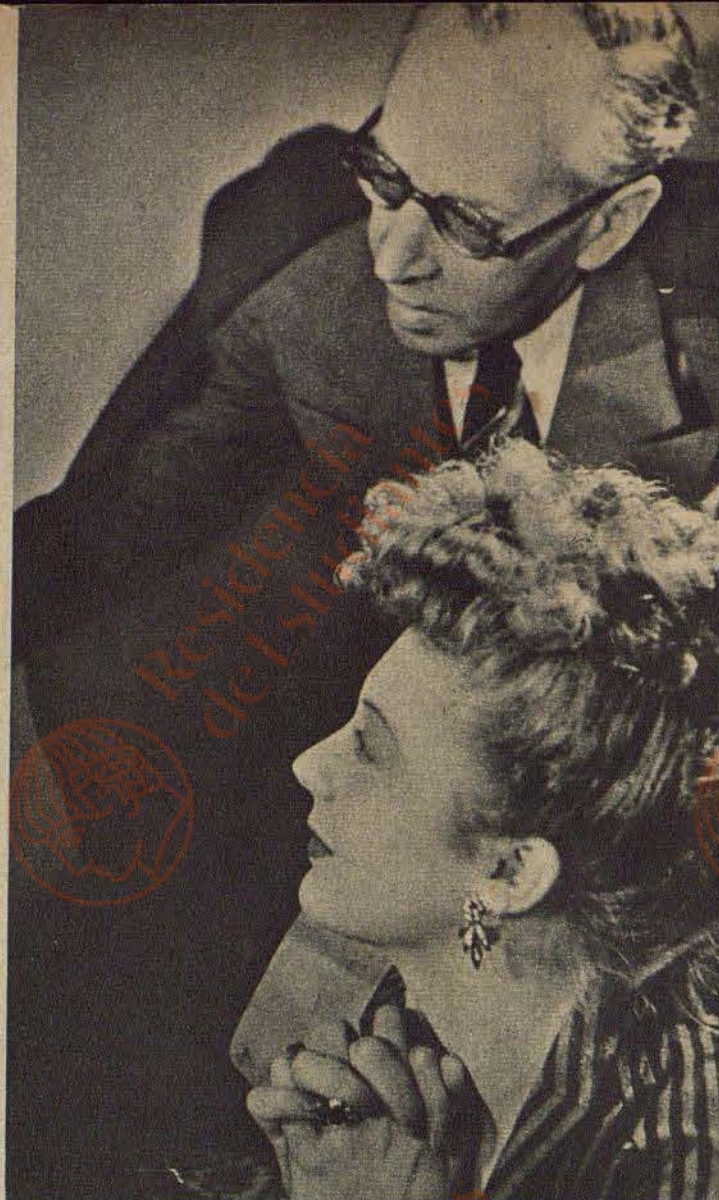
Si, d'aventure, l'acteur est d'opinion contraire, cela ne peut nuire. De la différence des conceptions et des discussions qui en naissent, jaillissent de nouvelles trouvailles.

La tâche du metteur en scène est d'extraire le maximum de chaque acteur, et d'éviter qu'il n'exagère. Si le théâtre veut de la discipline, le cinéma l'exige doublement. La caméra est sans pitié.

H. W.



Sur l'écran, un baiser est moins facile à donner que dans la vie. Il n'appartient pas aux acteurs mais au public. Ainsi, le jeune premier ne doit pas cacher le visage de sa partenaire.



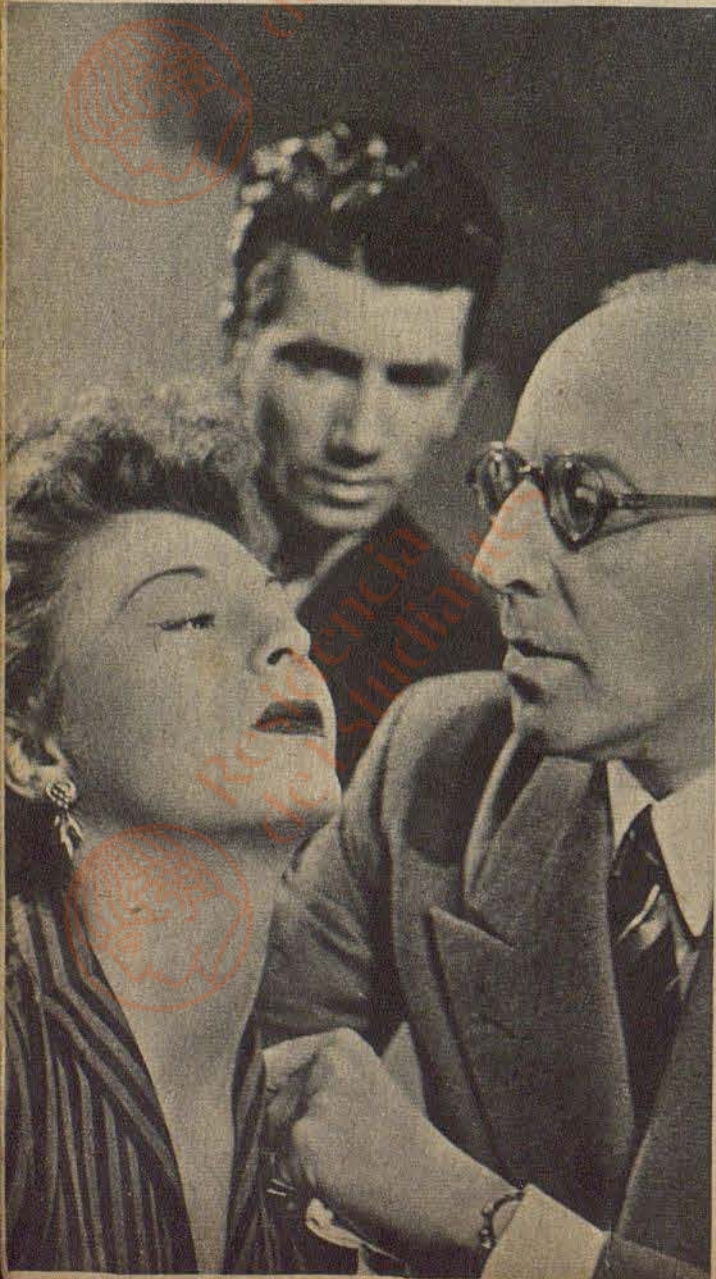
« Si vous tournez votre visage vers la droite, Mademoiselle » — dit Marcel l'Herbier — votre partenaire sera forcé de jouer de dos. Et vous, Monsieur, vous devriez... mais attendez...

...d'un baiser de cinéma

... je vais vous montrer moi-même. Prenez la main de votre partenaire. Voilà. Donnez un cadre à ce baiser. Ceci permettra à la caméra de saisir vos deux visages. Avez-vous compris ?

Le metteur en scène s'appelle
Marcel l'Herbier, le film : « Nuit fantastique »

Ils ont même très bien compris. Ce baiser pourra être présenté partout. Il servira même de modèle... à moins que chacun ne préfère sa méthode personnelle.





Les "soins adéquats" des dents

Quand on parle aujourd'hui de soins dentaires, on pense en général à l'usage de la brosse à dents et d'un dentifrice pour nettoyer les dents une ou deux fois par jour. On en éprouve le besoin, comme de se laver.

Les soins dentaires sont en première ligne un préventif contre les maladies. On pourrait plus facilement renoncer à se laver qu'à nettoyer ses dents. Mais il ne suffit pas d'avoir de belles dents propres et brillantes, il faut d'abord conserver leur santé.

La santé des dents intéresse tout l'organisme. La science reconnaît de plus en plus le lien étroit existant entre les maladies dentaires et celles de l'organisme. Des soins adéquats des dents sont donc plus que nécessaires. Malheureusement, ils sont souvent négligés.

Un simple nettoyage ne suffit pas. Il faut avant tout leur donner du travail et pour cela manger des aliments crus et durs, pain noir, carottes, choux-raves, navets, salades et, autant que possible, des fruits. De tels aliments — bien mâchés — sont excessivement sains et protègent les dents. D'autre part, nous devons deux fois par jour — et surtout le soir — nettoyer nos dents — surface et interstices — et les débarrasser de toutes substances étrangères avec une bonne brosse et un dentifrice de qualité, comme Chlorodont. En outre, les dents doivent être examinées par le dentiste deux fois par an, même si elles ne font pas souffrir. De tels soins dentaires évitent largement maux de dents et maladies plus graves.

Chlorodont

indique le chemin de la santé. Un emploi économe de Chlorodont aide à passer les moments difficiles.

Signal



La Croix de chevalier

Le contre-maitre Hahne, ou-
vrier dans une usine d'arme-
ments, est le premier chevalier de
la Croix du mérite de guerre. Le
caporal Krohn le décore au nom du
Führer. En même temps, 137 ou-
vriers et ouvrières, paysans et
paysannes ont reçu la Croix
du mérite de guerre de
première classe.